

AVANT-PROPOS

DETRESSE ET MALEDICTION
SUR L'ETTESBERG

*<< Le juste est livré à ses ennemis,
et il meurt, abandonné de Dieu
et des hommes >>
(Bossuet)*



AVANT-PROPOS

Après plus de cinquante ans, d'un séjour de 15 mois à BUCHENWALD, une série de clichés aussi absurdes qu'hallucinants, vous restent gravés en mémoire, et pour toujours : le voyage, l'accueil, la faim, la maladie, les appels par tous les temps, les blocks, en plus les coups et les brimades de toutes sortes, cet avilissement organisé, et cette humiliation permanente. Aujourd'hui, je crois qu'il est encore temps de décrire ce que j'ai vu et vécu, c'est là mon devoir de mémoire avant de partir, puisse-t-il servir un jour !

Sans vouloir jouer les historiens, ce n'est pas mon métier, je pense cependant que la vraie source de l'histoire, ce sont les documents et témoignages écrits . Aussi, pour perpétuer dans la mémoire des hommes les souvenirs douloureux de ces événements passés, et pour que ces enseignements ne soient pas perdus pour l'avenir; il faut, que le narrateur soit contemporain des faits qu'il rapporte, et que les règles applicables à ces documents soient : leur authenticité, leur intégrité et leur véracité, sans que l'imagination ne les modifie ou les amplifie. Respectueux de la vérité, je me suis efforcé de suivre ces règles, tout en mêlant aux faits rapportés, quelques réflexions qui me sont venues à l'esprit pendant les relations de certains événements, en des lieux différents de ce bagne .

<< La loi qui ne s'appuie que sur la force et l'intimidation, ne fait qu'éveiller dans les âmes énergiques, le désir de la résistance, ou chez les faibles celui de l'éluder, et de lui échapper par l'adresse et la ruse >> (Platon) .

Reprenant un écrit de Platon, on ne saurait faire mieux pour expliquer l'état d'esprit dont certains d'entre nous étaient imprégnés .

INTRODUCTION

Pour en arriver là, quel chemin parcouru . C'est une autre narration qui pourrait faire l'objet d'autres écrits.

Après la période de déceptions qui suivit l'Armistice, la défaite et l'occupation, ce sont début 1942, les premiers contacts avec d'authentiques Résistants de l'O.C.M (Organisation Civile et Militaire) . Je suis chargé de missions diverses: entre autres, regroupement et formation des jeunes réfractaires au S.T.O, certains, bien déterminés à résister, dont malheureusement plusieurs trouveront une fin tragique à la Libération. (1942 a été l'année des ordonnances allemandes et françaises instituant ce Service du Travail Obligatoire) . Toutes mes activités étaient couvertes pendant cette période dangereuse, pleine d'incertitudes, mais enthousiasmante, par le métier de bûcheron aux Eaux et Forêts, ce qui me permettait des déplacements plus faciles.

Mais j'avais toujours en moi le désir de rejoindre le Général De Gaulle. En Novembre 1942, je suis reçu au Ministère des PTT, Avenue de saxe à PARIS, par Monsieur PRUVOST qui était un haut fonctionnaire en place dans cette administration, et surtout un des responsables de l'Etat Major PTT, un des créateurs et animateurs de ce fameux L.T.A.M.R (Liaisons Terrestres Aériennes Maritimes et Radios) . Pour lui, considérant mon provisoire, mais officiel métier de bûcheron comme une excellente couverture, il me demanda de rester sur place pour mes activités clandestines .

J'ai repris mes occupations, beaucoup de déplacements, le plus souvent vélocipédiques . A cette époque, la maison familiale était devenue refuge de passage pour clandestins recherchés , et surtout, asile radio pour le compte du réseau C.N.D (Confrérie Notre Dame, du colonel REMY) . Il y eut depuis cet asile, beaucoup d'émissions et de réceptions de messages avec LONDRES, parfois deux et trois par semaine, ceci jusqu'au 6 Novembre 1943, jour de notre arrestation, avec l'un de mes frères, Georges, qui sera libéré plus tard; trahis par TILDEN, alors chef radio, qui est en grande partie responsable de la destruction du réseau C.N.D . Cette tragédie a été très bien racontée par le Colonel REMY dans un de ses écrits .

La Gestapo a investi notre maison dans l'après midi du 6

Novembre 1943, renforcée par une forte escouade de la Wehrmacht . Le sinistre MASUY et son équipe ont menacé et malmené ma famille . Etaient présents : une grand mère, une soeur, un jeune frère, un neveu de 4 ans, et ma mère que les voyoux firent déshabiller dans une salle de bains . Heureusement il n'y avait pas d'eau, la canalisation avait été coupée dès le début de l'hiver en raison du gel.

Mon père revenant de Paris fut agressé à son tour et menacé d'avoir la tête dans le foyer de la cuisinière . Du plus petit au plus grand, personne ne parla. Je rentrai vers 19 heures, la rue était vide, une souricière avait été préparée . J'entrais sans méfiance . La porte franchie, je reçus une série de coups de poings, le drame commencé plusieurs heures avant se poursuivait, avec un incroyable acharnement . Ces Messieurs n'ayant pas obtenu ce qu'ils cherchaient "un poste émetteur", mon frère Georges et moi, nous fûmes enchaînés à des radiateurs . Tout était bon pour nous faire parler, ils avaient trouvé une carabine à plomb de salon , mon visage servi de cible, sans être une arme dangereuse, j'avais le visage en sang, frappé sur la tête, je me suis évanoui, mon frère aussi .

Vers environ 20 heures 30, un messenger gestapiste apporta un papier griffonné, c'était le plan de l'endroit où était caché le poste émetteur . C'était un degré de plus dans la trahison, et notre mutisme collectif n'avait servi à rien, sinon à tenir la gestapo sur place pendant cinq heures, oui, mais à quel prix !

Ici je dois saluer avec respect, tous les membres de ma famille, présents en cette triste et cruelle journée, pour leur détermination à ne rien dire . Quelle belle leçon de courage, de patriotisme, et de dignité, ont-ils ont donnée . Ils sont à citer en exemple, c'est pour moi un devoir de le relater aujourd'hui. Nous étions huit personnes impliquées dans ce drame qui s'est terminé par l'arrestation des deux plus grands frères .

Au moment du départ, PATRICK le plus petit (5 ans) tourna le dos à l'ignoble B. FALLOT qui lui tendait la main !

Avant de rejoindre Paris, MASUY et sa bande nous emmenèrent chez un camarade du réseau, habitant à Montgeron, Guy DAUTEL alias Christian, recherché comme agent de liaison, donné aussi par TILDEN . MASUY avait son adresse . Heureusement, il était absent, et les deux aviateurs alliés, seulement de passage, étaient partis la veille .

MASUY ordonna à Madame Dautel, de préparer un repas auquel je refusai de participer, ce qui rendit le gestapiste furieux . Il m'assomma, ma tête s'écrasa dans mon assiette de soupe bouillante . Lui et son groupe poursuivaient dans l'ignominie: ayant un besoin pressant, il m'obligea à uriner devant tous, dans un vase que je dus reposer sur la cheminée. Déçus de ne pas avoir le fils, ils décidèrent d'emmener le père . Très digne, Monsieur Dautel partit avec un crucifix serré sur sa poitrine . L'instant était très émouvant, et, ce souvenir poignant me reste en mémoire. Monsieur DAUTEL sera libéré le lendemain, j'ai pour lui une pensée particulière .

Christian sera arrêté le 15 Novembre, à Gournay sur Aronde, une opération aérienne devait avoir lieu cette nuit là, mais supprimée au dernier moment par Londres . Avec lui sera arrêté notre camarade , PATRICK (Claude Vallat) ils subiront la Gestapo et connaîtront BUCHENWALD .

Il y avait avec l'équipe MASUY, un officier allemand .Il semblait superviser l'opération, mais n'intervenait que rarement , seulement pour accélérer les choses . Les brutalités n'étant pas son fait, il regardait ce qui se passait avec un certain détachement, seul le résultat comptait, il donnait l'impression du maître, qui tient ses chiens policiers en laisse, les lâchant au besoin pour mordre, ou les rappelant à l'ordre; comme ce soir au départ de Montgeron . MASUY voulait faire une razzia au bureau de tabac de la gare, l'officier intervint sèchement, MASUY s'exécuta, sûrement avec regrets, il était gros fumeur de cigares, et j'ai su plus tard, très âpre au gain .

Je n'ai pas su qui était cet officier, peut être un responsable des services de l'ABWHER section II ou III (service de renseignement de l'armée hotel Lutétia à PARIS) ou bien du FUNKABHWER Bd Suchet à PARIS (service radio de détection du contre espionnage allemand), mais ceci n'avait plus grande importance pour la suite des événements, le coup de filet était donné, et les prises importantes .

La famille PERIN, les témoins du drame:

La grand mère 83 ans

Le père, Gaston 54 ans

La mère, Marguerite 52 ans

Paulette, une soeur 29 ans, son fils Patrick 4 ans

Georges un frère 19 ans, arrêté, sera relâché .

Pierre 2 ème frère 17 ans

Oncle Louis, 43 ans, de passage, venu embrasser sa mère, a pu s'esquiver avec Pierre . En sortant, notre oncle a salué les

sentinelles, qui rectifièrent la position à son passage. MASUY apprenant la chose, poussa une colère ! .

Et voilà qu'à nouveau je suis replongé, et toujours «> tu dois parler, parle >> je ne sais rien . C'était vrai je ne savais pas grand chose, sauf sur mes activités à P.O.C.M, il n'en fut pas question: ce qu'ils voulaient c'était des noms, les noms des personnes du service radio qu'ils étaient en train de démanteler, ceux que je connaissais avaient été arrêtés avant nous .

Avec mon frère, enfermés dans un petit placard, nous étions mis d'accord sur les déclarations à faire en cas d'interrogatoire . Une dame que nous appelons, Madame Royale (se fait Emma arrêtée la veille - de son vrai nom, Simone MICHEL-LEVI) . Cette personne nous avait apporté un poste émetteur, et présenté un opérateur radio, dont nous ignorons le nom . L'interrogatoire repris: " Tu nous prends pour des cons " ! . Mes explications lui semblèrent certainement un peu simples et insuffisantes . Je suis tremblant devant la bagnoire . A nouveau les coups pleuvent, il me frappe avec une sorte de schlegue, mes pieds sont écrasés à coups de talons, mes côtes me font mal, j'ai du mal à respirer , ma bouche saigne, j'ai deux

Le 101 Avenue Henri MARTIN à PARIS.

Nous arrivâmes tard dans la nuit, au rez de chaussée de cet immeuble cossu du 16^e arrondissement. Nous fûmes enfermés, mon frère et moi, dans un réduit sans lumière, une sorte de placard . Au matin, après un semblant d' interrogatoire d'identité, par le secrétaire de MASUY un vil personnage dénommé HUMBER, dit à son patron qui venait d'arriver : ils ne savent rien . MASUY retire son pardessus en poil de chameau, couleur mastic et dit, < bien il faut les baigner > ! je suis introduit dans une salle de bains, où je suis rapidement déshabillé, les coups pleuvent déjà, MASUY arrive, il a revêtu un grand tablier de caoutchouc, et botté de même, << tu dois parler, nous sommes pressés>> Menottes dans le dos, je suis brutalement basculé dans la baignoire remplie d'eau froide . L'horreur commence, ma tête est maintenue sous l'eau un long moment, j'avale de l'eau, je suffoque, j'ai l'impression que ma tête va éclater, je pense que je vais mourir . Je suis sorti plusieurs fois . Je suis glacé, je grelotte . En entrant dans cet appartement cossu du 16 eme je n'aurais pas imaginé ce qui s'y passait .

Et voilà qu'à nouveau je suis replongé, et toujours << tu dois parler, parle >> je ne sais rien . C'était vrai je ne savais pas grand chose, sauf sur mes activités à l'O.C.M, il n'en fut pas question; ce qu'ils voulaient c'était des noms, les noms des personnes du service radio qu'ils étaient en train de démanteler, ceux que je connaissais avaient été arrêtés avant nous .

Avec mon frère, enfermés dans un petit placard, nous nous étions mis d'accord sur les déclarations à faire en cas d'interrogatoire . Une dame que nous appelions, Madame Royale (en fait EMMA arrêtée la veille , de son vrai nom, Simone MICHEL-LEVI) . Cette personne nous avait apporté un poste émetteur, et présenté un opérateur radio, dont nous ignorions le nom . L'interrogatoire repris: " Tu nous prends pour des cons " ! . Mes explications lui semblèrent certainement un peu simples et insuffisantes . Je suis tremblant devant la baignoire . A nouveau les coups pleuvent, il me frappe avec une sorte de schlague, mes pieds sont écrasés à coups de talons, mes côtes me font mal, j'ai du mal à respirer , ma bouche saigne, j'ai deux

dents cassées, mes poignets sont douloureux . Une fois libérés des menottes, c'est un sillon rouge de sang qui apparaît sur mes poignets . Je n'ai plus la notion du temps . Je ne peu pas dire quelle fût la durée de la séance . MASUY serait l'inventeur de ce thermalisme musclé, que d'autres services de gestapo se sont empressés d'adopter.

Après la baignade, et tous ces sévices, nous sommes confiés à des personnages subalternes, Français et Belges, chargés de nous reconforter . Ces gens nous amènent près d'un poêle, pour nous réchauffer . Nous avons droit à un verre d'alcool (rhum ou cognac ?), une serviette, et surtout des propos doucereux qui faisaient que ces ménagements bien organisés, avec en plus des paroles du genre " Vous avez tort de ne rien dire, ils ne sont pas méchants, mais par votre obstination, vous les obligez à en venir à vous faire subir des choses désagréables " ! Quel monument d'hypocrisie et de lâcheté, il est difficile de faire mieux .

Comme ces gens sont méprisables .

Pour certains lecteurs, ces descriptions peuvent paraître morbides, dérangeantes et désagréables, cependant, ils doivent comprendre que ces lignes n'ont pas été écrites, dans le but d'en tirer un mérite quelconque, honneur ou gloire ? non, car l'événement n'est pas glorieux, ni pour les victimes, ni pour ceux qui sont responsables de ces excès: le déshonneur étant des deux côtés, Mais en plus du déshonneur de s'être fait prendre, les perdants, les personnes torturées subissent une effroyable déchéance, physique et morale, une humiliation . Pour nos bourreaux il n'y avait, ni pitié, ni miséricorde, l'âge ou le sexe n'avaient aucune importance, et ces messieurs n'en tenaient pas compte .

Chaque fois que je me remémore ces instants terribles , j'ai une pensée profonde, mêlée d' un sentiment d'admiration, pour nos camarades femmes résistantes, qui subirent ces odieuses et cruelles violences, de la part de ces individus malfaisants . Sûrement poussés à ces excès par le besoin d'assouvir leurs instincts de nature animale . Indignes d'être des hommes, ces lâches n'étaient que des médiocres sans âme .

Avant de nous remettre au placard, nous avons droit à une pomme, volée chez nos parents, et un café, sûrement bon, mais nous ne l'avons pas apprécié, je dis sûrement bon, car cette denrée très rare, était une des spécialités parmi les autres (petit mobilier, sanitaire, lainages, textiles.) de MASUY, fournisseur officiel de la WEHRMACHT,

sous le couvert d'un bureau d'achat, appelé pompeusement "SERVICE ECONOMIQUE FRANCAIS " dont le grand patron était OTTO BRANDEL, qui avait sous sa coupe en plus de MASUY, MARTIN (Rudi Von Mérode), JOANOVICI, BONNY et LAFFONT, et d'autres encore, dont le but était, le pillage systématique de la France, les caisses de ce service, conçu par GOERING, étaient alimentées, par les indemnités de guerre versées par VICHY . Je n'appris tout cela qu'à mon retour en France . D'après les historiens, ils sont les véritables créateurs du marché noir en France .

C'est sous le couvert de ce négoce florissant, que MASUY, et son équipe, exerçaient en parallèle, une importante activité de police, au service de la Gestapo .(MASUY gagnait des millions par semaine)

Je suis séparé de mon frère, et enfermé dans un autre endroit; mon dos me cuit, ma poitrine me fait mal, je respire difficilement, je suis dans un état de torpeur, comme engourdi et nous resterons deux jours 101 Av Henri Martin, sortis seulement quelques minutes pour les besoins naturels . Au cours de ces brefs instants, je ne fis qu'apercevoir le traître TILDEN, mangeant des frites dans une petite pièce, en compagnie d'une dame ! Nous n'avons pas été confrontés avec d'autres prisonniers, toute l'équipe devait être débordée, car il y eut de nombreuses arrestations pendant ces quelques jours, même 2 morts et un blessé par balles. Ils nous ont un peu négligés, pas d'autre interrogatoire, rien à manger à part la pomme un café et un peu d'eau . Je suis dans le noir, mais j'entends beaucoup de remue-ménage dans l'appartement, aussi des cris, des plaintes, des hurlements, sûrement encore des séances de baignoire et les violences qui les accompagnent, et ceci tard dans la journée; on avait peut-être oublié ces deux jeunes, qui n'étaient peut-être pas du gros gibier ? oui c'est possible, mais quelle hécatombe dans le réseau ! Le colonel REMY à narré ce douloureux événement avec précision .

Nos visages avaient repris leur apparence normale, un peu pâles, les traces de coups avaient presque disparu . Ces moments furent courts, hélas ! trop courts.

Le lendemain de mon arrivée à FRESNES, dès le matin, un gardien entra dans la cellule, et dit " FERINE tribunal " c'était le passage obligé, à la Geheime Staatspolizei : la Gestapo à qui MASUY avait remis nos dossiers. Le trajet fut fait en voiture cellulaire . Je me suis retrouvé Rue des Saussaies à PARIS, et introduit dans un sinistre bureau, où deux personnages aussi sinistres, m'attendaient: un officier en uniforme du S.D (Sicherheitsdienst Service de sécurité du parti Nazi)

PRISON DE FRESNES

Dans la soirée du 8 Novembre 1943, MASUY nous emmène en voiture .En cours de route je lui demande où nous allons," Je vous amène au fort de Vincennes pour être fusillés demain matin" . Je faillis m'évanouir, je ne sentais plus mes membres, j'étais assommé, groggy . Je dus faire une prière, mon frère et moi nous nous tenions par la main, nous étions menottés ensemble, et nous avons pleuré. Pour ce cynique MASUY tout était bon, après nous avoir brisés physiquement, il cherchait à détruire notre moral alors déjà bien bas . Même dans notre désespérance, il continuait à nous faire du mal par tous les moyens; j'appris plus tard que l'on ne fusillait pas à Vincennes, mais au Mont Valérien .

Quel soulagement en arrivant à Fresnes, MASUY ! , se tordait de rire, pour la farce de bien mauvais goût qu'il venait de nous faire . Je dois dire que ce soir là, j'ai connu la plus grande peur de ma vie . Pendant de longues minutes j'ai vécu ces moments terribles d'angoisse que subi le condamné à mort, aujourd'hui encore j'en ai froid dans le dos .

Je suis interné à la prison de Fresnes dans la cellule 487 de la troisième division; mon frère dans une autre cellule; avec moi trois autres détenus résistants : Marcel HIC étudiant, GAUTHERON d'Etampes, (je le retrouverai à Buchenwald, il est décédé en 1999), un autre homme dont j'ai oublié le nom . Nous pouvions communiquer avec d'autres détenus par les fenêtres, quand il était possible de les ouvrir, ou par la lunette des WC . Aussi, au cours des promenades, ou aux séances de douches . J'ai pu voir mon frère, le soir de NOEL, au cours d'une messe où nous devions communier . Ce fût une grande émotion de se revoir . Nos visages avaient repris leur apparence normale, un peu pâles, les traces de coups avaient presque disparu . Ces moments furent courts, hélas ! trop courts.

Le lendemain de mon arrivée à FRESNES, dès le matin, un gardien entre dans la cellule, et dit " PERINE, tribunal " c'était le passage obligé, à la Geheime Staatspolizei : la Gestapo à qui MASUY avait remis nos dossiers. Le trajet fut fait en voiture cellulaire . Je me suis retrouvé Rue des Saussaies à PARIS, et introduit dans un sinistre bureau, où deux personnages aussi sinistres, m'attendaient: un officier en uniforme du S.D (Sicherheitsdienst Service de sécurité du parti Nazi)

grand et sec, chauve, un regard menaçant qui n'augurait rien d'agréable pour ce qui allait se passer, l'autre, le secrétaire, interprète, petit, la cinquantaine passée, tiré à quatre épingles, dans son costume sombre, col blanc et cravate noire, et tout de suite c'est l'interrogatoire . Il serait presque correct, s'il n'était pas entrecoupé régulièrement, par des cris vociférés en Allemand, accompagnés de coup de schlague . Le style est autre que celui de MASUY, plus lent à cause de la traduction, ce qui permet de respirer un peu, et de prendre son élan pour mentir, ou jouer les innocents, les pauvres types, embarqués malgré eux dans une affaire qu'ils ne comprennent pas; cela prend, ou ne prend pas ! mais c'était là notre seul et bien pâle système de défense, que nous avons adopté, ce qui rendait le sinistre interrogateur, furieux, et les brutalités recommençaient.

Toutes ces brimades accompagnées de violences, ne semblaient pas affecter le secrétaire, il restait complètement indifférent à ce qui se passait tout près de lui, impassible devant sa machine à écrire, enregistrant, et traduisant parfois, pour venir en aide à son patron . Ce petit monsieur à l'air insignifiant, faisait bien son travail de fonctionnaire zélé et très correct, le modèle parfait du secrétaire comme on en voit parfois dans les films d'espionnage .

La séance dura 6 heures, avec une pause de 2 heures . Nous eûmes droit à un sandwich et de l'eau. Le soir, quel soulagement de se retrouver dans le hall, attendant les fourgons cellulaires qui devaient nous ramener à Fresnes; c'est là que j'ai rencontré EMMA, que j'avais vue quelquefois pour les besoins du réseau . Elle nous avait confié le poste émetteur et présenté les Radios . Arrêtée 24 heures avant moi dans l'affaire de la trahison de TILDEN . Nos regards se croisèrent, elle me fit un signe discret . Je ne l'avais pas reconnue; cette jolie femme était méconnaissable, son visage meurtri était tuméfié, une mèche de cheveux arrachée, la lèvre fendue; c'était le résultat des sévices, des coups qu'elle avait reçus de la part de MASUY et ses acolytes, sans compter le supplice de la baignoire qu'elle dut subir plusieurs fois . Dans son regard il y avait une grande détresse, mais aussi une certaine fierté, comme pour braver l'humiliation qu'elle venait de subir, et dans la gravité du moment, il émanait d'elle une véritable noblesse .

Cette grande Dame de la Résistance, convaincue de sabotage dans l'usine d'armement où elle travaillait comme déportée, a été pendue le 13 avril 1945. à FLOSSENBURG. avec deux autres Françaises, quelques jours avant la libération du camp par l'armée

grand et sec, chauve, un regard menaçant qui n'augurait rien d'agréable pour ce qui allait se passer, l'autre, le secrétaire, interprète, petit, la cinquantaine passée, tiré à quatre épingles, dans son costume sombre, col blanc et cravate noire, et tout de suite c'est l'interrogatoire . Il serait presque correct, s'il n'était pas entrecoupé régulièrement, par des cris vociférés en Allemand, accompagnés de coup de schlague . Le style est autre que celui de MASUY, plus lent à cause de la traduction, ce qui permet de respirer un peu, et de prendre son élan pour mentir, ou jouer les innocents, les pauvres types, embarqués malgré eux dans une affaire qu'ils ne comprennent pas; cela prend, ou ne prend pas ! mais c'était là notre seul et bien pâle système de défense, que nous avons adopté, ce qui rendait le sinistre interrogateur, furieux, et les brutalités recommençaient.

Toutes ces brimades accompagnées de violences, ne semblaient pas affecter le secrétaire, il restait complètement indifférent à ce qui se passait tout près de lui, impassible devant sa machine à écrire, enregistrant, et traduisant parfois, pour venir en aide à son patron . Ce petit monsieur à l'air insignifiant, faisait bien son travail de fonctionnaire zélé et très correct, le modèle parfait du secrétaire comme on en voit parfois dans les films d'espionnage .

La séance dura 6 heures, avec une pause de 2 heures . Nous eûmes droit à un sandwich et de l'eau. Le soir, quel soulagement de se retrouver dans le hall, attendant les fourgons cellulaires qui devaient nous ramener à Fresnes; c'est là que j'ai rencontré EMMA, que j'avais vue quelquefois pour les besoins du réseau . Elle nous avait confié le poste émetteur et présenté les Radios . Arrêtée 24 heures avant moi dans l'affaire de la trahison de TILDEN . Nos regards se croisèrent, elle me fit un signe discret . Je ne l'avais pas reconnue; cette jolie femme était méconnaissable, son visage meurtri était tuméfié, une mèche de cheveux arrachée, la lèvre fendue; c'était le résultat des sévices, des coups qu'elle avait reçus de la part de MASUY et ses acolytes, sans compter le supplice de la baignoire qu'elle dut subir plusieurs fois . Dans son regard il y avait une grande détresse, mais aussi une certaine fierté, comme pour braver l'humiliation qu'elle venait de subir, et dans la gravité du moment, il émanait d'elle une véritable noblesse .

Cette grande Dame de la Résistance, convaincue de sabotage dans l'usine d'armement où elle travaillait comme déportée, a été pendue le 13 avril 1945. à FLOSSENBURG. avec deux autres Françaises, quelques jours avant la libération du camp par l'armée

Américaine. De son vrai nom Simone MICHEL-LEVY (Compagnon de la Libération) .

Le souvenir de cette vision atroce me bouleverse encore aujourd'hui; EMMA aurait sûrement sa place parmi tous les grands héros et héroïnes de la Résistance Française, si, une grande fresque retraçait cette épopée extraordinaire .

Au sujet d'EMMA, voici ce que dit notre ami du CND, JACOT (Olivier COURTAUD, aujourd'hui disparu) :

Sous une apparence si frêle de petite bourgeoise, se cachait une énergie immense et aussi un désir de servir sans égal .Rien ne la décourageait, ni les longues liaisons à accomplir, ni les appareils radio à convoier, ni les renseignements à recueillir . Remarquable par son intelligence, son courage et sa foi en notre idéal; lorsque je la quittais après nos brefs rendez-vous, au hasard d'un café ou d'une avenue, je me sentais encore plus aguerrri, et j'admirais ce petit bout de femme fragile d'apparence, mais en qui brûlait un feu intérieur qui rejaillissait à son insu, sur ceux qui l'approchaient .D'ailleurs, il faut bien le dire avec force, toutes les femmes qui travaillaient avec nous étaient de la même trempe. Elles couraient les mêmes risques et en avaient conscience . Ce n'était pas par simple caprice qu'elles avaient ralliées notre cause .Elles aussi croyaient à la victoire finale; elles pensaient qu'il fallait apporter sa pierre à l'édification de cette victoire, et savaient également qu'il n'était pas certain qu'elles la verraient luire et que le pire les attendait peut être au détour de la rue . Elles nous ont épaulés toutes de leur ardeur et avec toutes les ressources de leur intuition . Dans la situation qui était la mienne, je n'aurais pas obtenu les résultats auxquels je visais, si je n'avais pas eu des aides féminines .

Je retournerai encore une fois Rue des Saussaies, au siège de la Gestapo. La vie se poursuivait dans cette prison de FRESNES, faite d'attentes, d'angoisses et d'incertitudes.

Même si vos camarades de cellule, sont sympatiques, cette promiscuité permanente est difficile à vivre: pas d'isolement possible pour la toilette et les besoins naturels, la famille et nos proches nous manquent beaucoup; seule liaison, les colis pour le linge et un peu de ravitaillement, (sauf pour les prisonniers au secret), ces colis qui à l'arrivée feront l'objet d'un contrôle serré, véritable autopsie du contenu, les aliments sont sortis de leurs emballages, et versés dans une cuvette ! Imaginez le mélange, confitures, miels et

sardines ! Même le pain d'épices est découpé en petits morceaux, vraiment la confiance ne régnait pas et pour cause ! Au renvoi des valises pour l'échange du linge, nous devions tenir les chemises face au jour, au cas où nous aurions inscrit des messages . Pourtant des messages passaient: dans une de nos mains, il y avait une boulette de papier, qui tombait en même temps dans la valise que le linge sale . Cette astuce a très bien fonctionné, nous avons pu recevoir ce qui était permis, et améliorer l'ordinaire qui était très ordinaire, et donner quelques nouvelles.

A part un Bavarois nommé SCHWARTZ, grand bonhomme d'environ 50 ans, qui nous prévenait des visites de contrôle, tous les autres, des soldats ou sous-officiers de la WEHRMACHT, étaient de véritables " peaux de vaches ", que ces sympatiques bovidés acceptent mes excuses !

Un exemple: un gardien entre dans notre cellule . Revenant de la cuvette des W.C, je n'avais pas eu le temps de me mettre debout au fond de la cellule, comme mes amis; le triste sire s'est précipité sur moi, m'a roué de coups, j'étais au sol, et il a demandé, qui est "malade" ici ? C'était l'infirmier qui venait me voir, je l'avais demandé étant malade et fiévreux ! Il me donna de l'aspirine .

J'avais pu sauver de la fouille, avenue Henri Martin, une lime à ongles, que j'avais glissée entre les semelles d'une de mes chaussures, qui commençait à me lâcher . Cet outil providentiel, nous a beaucoup servi à Fresnes, et en particulier, pour le percement d'un petit judas, près de l'autre, le vrai, de la grosseur d'un crayon . Ce petit tunnel, que nous bouchions avec une cheville faite de mie de pain, nous a rendu de grands services . De ce poste de surveillance improvisé, nous pouvions remarquer les allées et venues de notre étage . Autre anecdote , nous pouvions par simple pression, ouvrir la fenêtre, avec un manche de cuillère, non pas pour aérer, l'air étant plutôt frais à cette époque de l'année, mais surtout par envie de liberté, pour voir le ciel et une partie de campagne . Et chaque fois, ce semblant d'évasion tournait à la farce qu'auraient pu commettre d'espies collégiens, car la fenêtre ouverte, repérée par les sentinelles qui gueulaient, était refermée rapidement . Un gardien venait contrôler avec une clef carrée son fonctionnement, le résultat était chaque fois négatif: la crémone restait bloquée, la fenêtre aussi, le Fridolin repartait interloqué pour notre grand contentement . Mais comparé à toutes les misères que nous subissions, ce dédommagement moral était bien dérisoire, jamais nous n'avons proposé de lui prêter une cuillère !

A part ces anecdotes, la vie carcérale se poursuivait monotone, exercices physiques, toilettes, entretien de la cellule, chasse aux puces très nombreuses, conversations et longs silences, et ces longues nuits stressantes, où le sommeil ne vient pas, et le passage régulier de la sentinelle en chaussons, non pas pour respecter notre sommeil, mais pour nous surprendre au besoin . Nous l'entendions tout de même s'approcher, par le bruit que font les interrupteurs électriques, ou parfois tambourinant dans une porte, un détenu n'étant pas visible, parce que assis sur la cuvette, ou caché sous sa couverture.

Notre pensée est confuse, nous vivons dans le doute, et dans ces moments d'intenses inquiétudes, le découragement nous atteint au plus profond de nous-mêmes, et pourtant, nous sommes préparés à tout, même au pire.

En arrivant à la gare, le gros brigadier responsable de notre compartiment, par inadvertance, se fait sauter un petit doigt avec sa mitraillette, évidemment, nous-mêmes, et pagaille pour descendre sur le quai . Le premier descendu, un homme d'une quarantaine d'années, bien habillé, très beau pantalon, et chapeau genre diplomate, belle allure, reçoit l'ordre d'une sentinelle, sur le quai, de s'éloigner de nos wagons, ce qu'il fit sans forcer le pas, tranquillement . Nous étions surpris, consternés et ravis à la fois: nous avions été témoins d'une incroyable évasion. Nous fîmes comptes et reconcomptés, cela prit un certain temps, mais permit à certains de nous, d'envoyer des messages aux nôtres sur des papiers que nous laissâmes à terre . Ramassés par des cheminots, qui devaient avoir l'habitude de ces manœuvres, un bon nombre de ces messages ont atteint leurs destinataires. Encore un bon point pour les gens du chemin de fer, magnifiques dans la Résistance active.

A pied, nous fûmes amenés à ROYALEUX, porte de camp de transit . Avec les camarades du C.N.D nous sommes dirigés sur le baraque 6 . Tout de suite, l'impression est mauvaise, le bâtiment est crasseux, surpeuplé, et le manque d'hygiène est total, cela ne présageait rien de bon pour l'avenir; pas de travail, et libre d'aller et venir dans le camp . Quant à la nourriture, elle est mince, pas très calorique, et pas reconstituante, cependant, quoique insuffisante, nous ne mourons pas de faim, mais nous n'étions plus à Fresnes, et pendant trois jours nous allons vivre dans l'expectative.

Le 21, il y eut un appel pour désigner ceux qui partaient

en Allemagne, mon nom comme pour d'autres était suivi d'un adjectif
COMPIEGNE, le camp de ROYALIEU "TERRORISTES", notre destination
nous était inconnue; nous ne savions pas ce qui nous attendait.
Beaucoup de suppositions, plus saugrenues les unes que les autres;

Le 17 janvier 1944, je suis transféré, avec d'autres dans
une cellule du rez-de-chaussée, je ne vois pas mon frère Georges, il
sera libéré quelques temps plus tard, par contre, je retrouve deux
camarades du réseau et fait la connaissance de plusieurs membres dont
JACOT (Olivier COURTAUD) qui nous prendra sous sa coupe un certain
temps, nous ne savons pas ce que nous allons devenir, cette dernière
nuit à Fresnes fut longue dans cette cellule où nous étions une
vingtaine entassés, l'angoisse me tenait et m'empêchait de dormir. Au
matin, après les formalités de levée d'écrou, nous embarquâmes dans
des autobus, jusqu'à la gare du Nord, là on nous fit monter dans des
wagons de voyageurs grillagés, pour, Compiègne, le voyage fut court .

En arrivant en gare, le gros feldgendarme responsable de
notre compartiment, par maladresse, se fait sauter un petit doigt avec
sa mitraillette, évidemment, remue-ménage, et pagaille pour descendre
sur le quai . Le premier descendu, un homme d'une quarantaine d'années,
bien habillé, très beau pardessus, et chapeau genre diplomate, belle
allure, reçoit l'ordre d'une sentinelle, sur le quai, de s'éloigner de nos
wagons, ce qu'il fit sans forcer le pas, tranquillement . Nous étions
surpris, consternés et ravis à la fois: nous avons été témoins d'une
incroyable évasion. Nous fûmes comptés et recomptés, cela pris un
certain temps, mais permit à certains de nous, d'écrire des messages
aux nôtres sur des papiers que nous laissâmes à terre . Ramassés par
des cheminots, qui devaient avoir l'habitude de ces manipulations, car
beaucoup de ces messages ont atteint leurs destinataires. Encore un bon
point pour les gens du chemin de fer, magnifiques dans la Résistance
active.

A pied, nous fûmes amenés à ROYALIEU, sorte de camp de
transit . Avec les camarades du C.N.D nous sommes dirigés sur la
baraque 6 . Tout de suite, l'impression est mauvaise, le bâtiment est
crasseux, surpeuplé, et le manque d'hygiène est total, cela ne
présageait rien de bon pour l'avenir; pas de travail, et libre d'aller et
venir dans le camp . Quand à la nourriture, elle est mince, pas très
calorique, et pas reconstituante, cependant, quoique insuffisante, nous
ne mourons pas de faim, mais nous n'étions plus à Fresnes, et pendant
trois jours nous allons vivre dans l'expectative.

Le 21, il y eut un appel pour désigner ceux qui partaient

en Allemagne, mon nom comme pour d'autres était suivi d'un adjectif "SPIONE", certains étaient appelés "TERRORISTES"; notre destination nous était inconnue; nous ne savions pas ce qui nous attendait . Beaucoup de suppositions, plus saugrenues les unes que les autres; travail dans les bois, enfermés dans un stalag, etc, etc . Où allions nous ?? personne n'était capable de le dire .

Nous passâmes la nuit couchés sur la paille dans un bâtiment à part, pour un grand nombre d'entre nous ce fut la dernière nuit sur le sol Français.

Rassemblement général dans la grande-cour du camp . Avant de nous en aller, ce qui nous attendait; des vivres nous furent distribués: une boule de pain, un morceau de fromage de gruyère, un gros rond de bœuf, et dans de petits bols Croix Rouge, des sardines, du miel d'aspèges, et des pastilles de menthe .

En rang par cinq, la colonne s'ébranla en direction de la gare, encadrée par des S.S. plutôt hargneux . Mon camarade du C.N.D Christian, reçut sans raisons apparentes, un magistral coup de pied aux fesses . Déjà la veille à l'appel, un S.S l'avait giflé, mais il était resté très digne, roisant même le S.S avec orgueil et dédain, très belle attitude de sa part, mais comme nous autres, il devait très vite déchanter . (Christian) Guy DAUTEL reviendra heureusement de BUCHENWALD .

Il était environ 8 heures 30 de matin, les rues étaient désertes . Le trajet fut long . A travers tous les secteurs, sur leurs toitures, des gens nous observaient . Certains, de bons Français, devaient avoir le cœur serré devant ce spectacle affligeant . Que pensaient-ils ?

Arrivés à la gare, nous sommes alignés le long d'un train de marchandises . Nous allons être cent dans des wagons marqués "hommes 40 chevaux 8" . Nous montons rapidement, car les coups de crosses arrivent par ci par là, vite et fort, et tout de suite les portes sont fermées et cadenassées de l'extérieur . Les quatre lucarnes sont grillagées . L'inquiétude est générale . Un silence plane, comme en attente d'une catastrophe, nous-en profitons pour nous compter, chacun donnant un chiffre, en commençant par un bout du wagon . Nous sommes bien plus de cent, debout comme dans le métro aux heures de pointe .

Avant le départ, nous sommes prévenus que toute tentative d'évasion, serait punie de mort immédiate . Les couteaux pouvant être en notre possession doivent être jetés par les lucarnes .

LE VOYAGE ORGANISE

En ce matin du 22 Janvier 1944, commençait pour mon histoire, un nouvel et incroyable épisode, qui devait durer 15 mois, et dont je ne sortirai, que grâce à une chance extraordinaire, que certains appellent la " Baraka ".

Rassemblement général dans la grande cour du camp .
Aucun de nous ne se doutait de ce qui l'attendait; des vivres nous furent distribués: une boule de pain, un morceau de fromage de gruyère, un gros rond de boudin, et dans un petit colis Croix Rouge, des sardines, du pain d'épices, et des pastilles de menthe .

En rang par cinq, la colonne s'ébranla en direction de la gare, encadrée par des S.S, plutôt hargneux . Mon camarade du C.N.D Christian, reçut sans raisons apparentes, un magistral coup de pied aux fesses . Déjà la veille à l'appel, un S.S l'avait giflé, mais il était resté très digne, toisant même le S.S avec orgueil et dédain, très belle attitude de sa part, mais comme nous autres, il devait très vite déchanter . (Christian) Guy DAUTEL reviendra heureusement de BUCHENWALD .

Il était environ 8 heures 30 du matin, les rues étaient désertes . Le trajet fut long . A travers leurs volets entrouverts, ou leurs rideaux, des gens nous observaient . Certains, de bons Français, devaient avoir le coeur serré devant ce spectacle affligeant . Que pensaient ils ?

Arrivés à la gare, nous sommes alignés le long d'un train de marchandises . Nous allons être cent dans des wagons marqués "hommes 40 chevaux 8" . Nous montons rapidement, car les coups de crosses arrivent par ci par là, vite et fort, et tout de suite les portes sont fermées et cadénassées de l'extérieur . Les quatre lucarnes sont grillagées . L' inquiétude est générale . Un silence plane, comme en attente d'une catastrophe, nous en profitons pour nous compter, chacun donnant un chiffre, en commençant par un bout du wagon . Nous sommes bien plus de cent, debout comme dans le métro aux heures de pointe .

Avant le départ, nous sommes prévenus que toute tentative d'évasion, serait punies de mort immédiate . Les couteaux pouvant être en notre possession doivent être jetés par les lucarnes .

Certains trouillards, s'exécutent !

Il était 9 heures 50 à la gare, quand le train s'ébranla . J'ai su plus tard que nous étions 1990 déportés . Nous ne connaissons pas notre destination, et ni nos compagnons de voyage . Nous sommes bien une quinzaine du réseau C.N.D, mais parmi les autres ,? bien sûr beaucoup de résistants, mais aussi des gens du marché noir, des simples victimes ou otages, arrêtés pour des raisons inconnues .

Nous sommes serrés les uns contre les autres, et le manque d'air très vite se fait sentir. Un climat de peur commence à régner . Notre ami Brottier (DUGUE) réussit, avec d'autres à ouvrir une lucarne . Le colonel WACKEINHEIM (il ne reviendra pas) tente de prendre le commandement du wagon, élevant la voix, il propose une évacuation . Les résistants sont d'accord, mais comment réussir sans outils, seuls quelques petits canifs . La majeure partie des prisonniers sont hostiles au projet, et comment bouger dans la pénombre, dans cet entassement et encombrement de corps, nous ne sommes vraiment pas prêts pour tenter la belle . Le projet est abandonné.

Le train roule à travers la campagne française, s'arrêtant parfois, sans que nous sachions pourquoi . La chaleur devient épouvantable . Certain se mettent torse nu . L'air s'alourdit . Notre camarade FAUCON (Jean SCIOUX) souffre le martyr : il a été blessé d'une balle au bras au cours de son arrestation . Nous sommes obligés de le soutenir . DUGUE s'évanouira . Avec beaucoup de mal, nous réussissons à l'amener près de la lucarne, où le petit air frisquet de Janvier le réanimera . Je ne suis pas trop éloigné d'une porte, j'en vois certains qui lèchent les parois humides par la condensation . La folie en prend beaucoup . Un prisonnier me bouscule et il tente de s'approcher de la porte "laissez moi passer ma femme m'apporte de la bière" . D'autres tombent et seront écrasés par leurs voisins . On se tuerait pour un peu d'eau, et ce n'est que la première journée.

Nous essayons, nous les trois jeunes (PATRICK, CHRISTIAN, et moi) sous la direction de JACOT, de maintenir l'ordre, si l'on peut dire, plutôt de calmer les esprits, de tous ces hommes qui nous étaient inconnus . Nos interventions furent parfois musclées . Difficile de faire entendre raison à ces malheureux . Certains en quelques heures sont devenus de véritables déments . Souvenir atroce de cet homme âgé, clamant qu'il avait fait la guerre de "14/18", trempant ses bras dans la tinette au centre du wagon, et me

badigeonnant de merde, en disant, "et pourquoi pas toi " . Ce fut peut être un porte bonheur ?

Il n'était pas question de s'alimenter, les vivres répandus au sol avaient été piétinés . Nous n'avions pas faim, mais soif, une soif comme jamais je n'en connaîtrai d'autres, et le colonel W, qui nous racontait son odyssée d'aviateur en panne dans le désert Marocain," tant que la langue n'épaissie pas, c'est bon" et nos langues devenaient épaisses et dures . Les paroles du colonel n'étaient pas réconfortantes . Peut-être divaguait-il sur le moment, sous l'effet de la soif .

Certains, à la limite de perdre connaissance, burent leur urine, ceux qui s'écroulent ne se relèvent pas; ils mourront écrasés par les autres. Le train s'arrête encore, cette fois nous entendons des rafales de mitraillettes . C'est la nuit . Des projecteurs balayent la campagne . Sûrement une tentative d'évasion . Le wagon voisin est entouré de S.S, ses occupants sont nus sur la voie, ils seront répartis dans les autres wagons . Nos amis près de la lucarne, voient un jeune homme (17 ou 18 ans) assommé a coups de crosses, gémissant au sol, il est abattu d'une balle dans la tête . Nos gardiens furieux, hurlaient des ordres . Notre porte s'ouvrit, pour que montent 15 ou 20 prisonniers tous presque nus . Pour hâter le transbordement, un S.S tira un coup de pistolet . Un jeune près de moi reçu une balle dans la cuisse .

Dans cette atmosphère empuantée, le climat s'était encore dégradé, nous étions environ 140 !, la nuit fut longue, comme beaucoup de mes camarades je ne dormis pas pendant ces moments d'angoisse et d'épouvante, sans air et sans eau . Une partie du wagon a sombré dans la folie; puis à nouveau des cris, des plaintes, des disputes, des bagarres, ceci toujours dans l'obscurité . Grâce à JACOT et à son équipe il y eut des accalmies, peut être aussi par la fatigue et la résignation. Cependant la C.N.D tient le coup, malgré le gros handicap de FAUCON (Jean SCIOUX) et de la faiblesse de Maurice CANON, qui mourut trois jours après notre arrivée .

Au matin du 23 janvier nous sommes en gare de Trèves; pendant un long arrêt, on nous distribue une soupe d'orge qui est très salée, mais bienvenue . La halte nous paraissait un heureux effet de la providence, on peut aussi, mais difficilement se procurer de l'eau fraîche . Notre ami FAUCON semble avoir de la fièvre, il en bénéficiera grâce à JACOT, encore lui : jusqu'au bout il se démenera pour les autres. Mais malheureusement notre petit groupe s'éclatera, avec les départs

en kommandos extérieurs au camp, nous reviendrons tous les trois (les jeunes) comme disait notre ami JACOT, lui aussi, mais dans un grand état de faiblesse, il s'en est sorti mais revenait de très loin .

Cet arrêt à Trèves nous redonna un peu de courage et de force, le calme devrait régner . Les portes se ferment, la locomotive siffle, mais la porte se rouvre à nouveau, et sans ménagement et avec brutalité, les S.S font monter une vingtaine de prisonniers, pas d'erreur nous sommes au moins 140, peut-être plus ?

Le calvaire va recommencer, et de nouveau l'atmosphère est irrespirable . Une odeur atroce nous prend à la gorge . La tinette à été renversée, toutes sortes de relents se mêlent, sueurs, haleines, urines et merde, c'est intenable ! Et voilà à nouveau des cris, des insultes, des hurlements ; Le cauchemar recommence . JACOT et son équipe doivent encore intervenir . Dans la pénombre, c'est une marche à l'aveuglette, pour voir ou deviner les êtres, pour les assister, ou les maîtriser, mais dans cette obscurité, c'est pratiquement impossible . Et qu'elle sera cette nouvelle nuit, dans ce train de l'enfer ? et combien de temps encore cet incroyable voyage ?

Un moment désespérés, les résistants entonnent la Marseillaise, au grand dam des pantouflards et des trouillards, qui protestent en hurlant . La fatigue nous prend tous . Impossible de s'asseoir, la seule solution est de s'imbriquer les jambes les uns les autres, assis parfois sur des cadavres . Le temps ne s'écoule pas : comme la nuit dernière la soif et le manque d'air, vont nous plonger dans l'horrible, et comme la nuit précédente, il y aura un vent de folie dans l'air, des pleurs des gémissements, des sanglots...et des morts .

A huit heures du matin, nous étions à WEIMAR . Après un court arrêt, le train repart lentement, la pente doit être assez forte, le colonel W, près de la lucarne, annonce : " Messieurs c'est une mer de rutabaga" ensuite il prononce d'autres paroles " Messieurs, malgré la souffrance, nous allons montrer aux Allemands que nous savons garder notre dignité en descendant en ordre, certains resteront dans le wagon pour aider les blessés et passer les bagages" !!

A travers la lucarne notre ami BROTTIER voit des hommes avec des crânes rasés, vêtus d'étranges costumes rayés bleu et blanc . Nous attendrons pendant deux heures l'ouverture des portes . Notre voyage a duré 54 heures . Aujourd'hui je pense à nos camarades des convois d'été qui durèrent 4, 5 et 6 jours. Donc, en ce matin glacé du 24

Janvier 1944, nous entrions, dans un monde totalement inconnu, où nous irions de surprises en surprises, toutes plus épouvantables les unes que les autres .

Arrivés au camp le 24 Janvier 1944, après un voyage de cauchemar, nous allons connaître l'univers concentrationnaire élaboré par les Nazis, création monstrueuse qui dépasse tout ce que l'esprit le plus diabolique peut imaginer .

BUCHENWALD va être pour nous un effroyable chaudron, dans lequel nous serons les éléments séparés d'une soupe infernale .

En ce matin glacé de Thuringe, les portes de nos wagons s'ouvrirent . Des S.S accompagnés de chiens menaçants nous firent descendre de nos carquois ambulants, en poussant des cris et des hurlements . L'ambiance était créée : des chiens sont lâchés dans notre wagon pour une évacuation rapide, les morsures et les coups de crosses laisseront des traces; nous sautons sur le ballast, certains, pieds nus, abandonnant nos pauvres bagages; d'autres terrorisés sont devenus fous, ils sont immédiatement abattus d'une balle dans la nuque, leurs corps tirés par les pieds sont jetés au sol, les blessés atteints par les rafales de mitraillettes et les malades sont soutenus par leurs camarades, et tout de suite "ZU FUSS" (en rang par cinq) ,encadrés par les S.S et leurs terribles chiens, ahuris par ce qui venait de se passer et ce n'était que le commencement .

Par un chemin bien goudronné, nous nous dirigeons vers le camp. Nous passons devant un grand monument en granit représentant un aigle surmontant une croix gammée . Plus loin, un poteau indicateur avec des personnages en tôle ou en bois peint, à gauche quatre soldats en marche avec la mention "CASERNEN" à droite , un juif, un prêtre, un bourgeois et un policier avec la mention "KONZENTRATIONSLAGER BUCHENWALD" (forêt de hêtres). Nous arrivâmes à la porte du camp, une grosse tour carrée où s'étalait au dessus du portail cette inscription "RECHT ODER UNRECHT ES FÜR MEIN VATERLAND" qui peut se traduire: "Juste ou injuste, c'est pour ma patrie" étrange devise pour l'entrée d'un bagne ! Sur la grille de fer une autre inscription " A CHACUN SON DU", à un autre endroit cette phrase, "VOUS QUI ENTREZ LAISSEZ TOUTE ESPERANCE" !!

Nous allons très vite nous rendre compte du sens exact de ces devises . Sur le haut de la tour, des S.S en armes montaient la garde, avec mitrailleuses, projecteurs et haut-parleurs, la sinistre porte franchie, les S.S nous passèrent en garde à d'autres gardiens, les "LAGERSCHUTZ", des détenus privilégiés faisant fonction de policiers du

L'ACCUEIL

Arrivés au camp le 24 Janvier 1944, après un voyage de cauchemar, nous allons connaître l'univers concentrationnaire élaboré par les Nazis, création monstrueuse qui dépasse tout ce que l'esprit le plus diabolique peut imaginer .

BUCHENWALD va être pour nous un effroyable chaudron, dans lequel nous serons les éléments disparates d'une soupe infernale .

En ce matin glacé de Thuringe, les portes de nos wagons s'ouvrirent . Des S.S accompagnés de chiens menaçants nous firent descendre de nos cercueils ambulants, en poussant des cris et des hurlements . L'ambiance était créée : des chiens sont lâchés dans notre wagon pour une évacuation rapide, les morsures et les coups de crosses laisseront des traces; nous sautons sur le ballast, certains, pieds nus, abandonnant nos pauvres bagages; d'autres terrorisés sont devenus fous, ils sont immédiatement abattus d'une balle dans la nuque, leurs corps tirés par les pieds sont jetés au sol, les blessés atteints par les rafales de mitraillettes et les malades sont soutenus par leurs camarades, et tout de suite "ZU FUNF" (en rang par cinq) ,encadrés par les S.S et leurs terribles chiens, ahuris par ce qui venait de se passer et ce n'était que le commencement .

Par un chemin bien goudronné, nous nous dirigeons vers le camp. Nous passons devant un grand monument en granit représentant un aigle surmontant une croix gammée . Plus loin, un poteau indicateur avec des personnages en tôle ou en bois peint, à gauche quatre soldats en marche avec la mention "CASERNEN" à droite , un juif, un prêtre, un bourgeois et un policier avec la mention "KONZENTRATIONSLAGER BUCHENWALD" (forêt de hêtres). Nous arrivâmes à la porte du camp, une grosse tour carrée où s'étalait au dessus du portail cette inscription "RECHT ODER UNRECHT ES FUR MEIN VATERLAND" qui peut se traduire: "Juste ou injuste, c'est pour ma patrie" étrange devise pour l'entrée d'un bagne ! Sur la grille de fer une autre inscription " A CHACUN SON DU", à un autre endroit cette phrase, "VOUS QUI ENTREZ LAISSEZ TOUTE ESPERANCE" !!!

Nous allons très vite nous rendre compte du sens exact de ces devises . Sur le haut de la tour, des S.S en armes montaient la garde, avec mitrailleuses, projecteurs et haut-parleurs, la sinistre porte franchie, les S.S. nous passèrent en garde à d'autres gardiens, les "LAGERSCHUTZ", des détenus privilégiés faisant fonction de policiers du

camp . Dans peu de temps nous comprendrons leur sale besogne : maintenir une discipline implacable et une surveillance féroce, aussi bien et peut-être mieux que ne l'eussent fait les S.S .

Nous traversâmes une partie de l'"APPELPLATZ" : place d'appel pouvant contenir pour le comptage 20.000 détenus . Au-delà de cette place sur une légère déclivité, des dizaines de baraques en bois certaines en dur, ces bâtiments s'appellent des BLOCKS et portent tous un numéro. Nous nous rendîmes sur la droite de cette place vers de grands bâtiments en briques, dont l'un avec une énorme cheminée, probablement les cuisines . Nous apprîmes très vite qu'il s'agissait du crématorium !! Nous fûmes conduits dans une grande salle d'un de ces bâtiments, là, nous reçûmes l'ordre de nous déshabiller, après avoir été dévalisés de tout ce qui nous restait, lunettes et prothèses comprises. (les malheureux propriétaires ne récupéreront leur bien précieux que quelques jours plus tard) .

Nous allions devoir passer dans différentes salles : Dans la première se tenaient plusieurs détenus armés de tondeuses électriques . Je fus rasé sur tout le corps et en quelques instants je n'avais plus, ni cheveux ni poils . Dans une autre salle, séance de désinfection, il fallait entrer dans une grande baignoire remplie d'un liquide foncé et glacé qui sentait le crésyl . Je compris que l'immersion rapide et volontaire était souhaitable . Le récalcitrant ou le timide était précipité brutalement par les employés de ce service sous le regard goguenard du S.S. responsable de cet incroyable kommando . Le pauvre homme qui me précédait (assez âgé) ne sorti pas vivant de cette salle . Pour terminer, avant ou après le passage à la douche, nous étions enduits d'un produit antiparasite de nature inconnue. Sur le moment cette tragi-comédie dans notre grand étonnement amenait sur nos visages quelques sourires : nous étions là complètement nus, entassés comme du bétail, tous un peu gênés, apeurés, sous le regard moqueur de nos gardiens . Sans être vraiment choqué, j'éprouvais cependant un sentiment de honte mêlé d'humiliation et d'angoisse, et ce n'était que le début de cette découverte du monde concentrationnaire créé par les Nazis, mais nous étions propres et désinfectés, prêts à être admis dans le grand REICH !!

Par un souterrain nous arrivâmes dans un autre bâtiment "L'EFFETKAMER" (magasin d'habillement), Là chacun reçoit : chemise, caleçon, petit tricot, pantalon, chaussettes, tout cela très léger, et en guise de chaussures, des semelles de bois garnies d'étoffe (appelées claquettes à cause du bruit qu'elles font en marchant). Le spectacle de tragi-comédie se poursuit, nous sommes rompus, abrutis,

démoralisés, ainsi affublés, nous ne pouvons pas nous empêcher de sourire en nous contemplant dans des accoutrements de clochards ou de pauvres pitres minables et grotesques à la fois .

Nous passons dans un autre bâtiment dit "ARBEITSTATISTIK" en ce lieu des employés devant des machines à écrire (toujours des détenus) nous questionnent sur notre identité et enregistrent nos dires. A partir de ce moment, je ne suis plus que le matricule 43.262, numéro d'objet (Stücke), et que je devrai apprendre en Allemand, et retenir en mémoire, nous ne sommes plus rien, comment ne pas être désemparés, paniqués . Beaucoup ne supporteront pas cette humiliation .

Une trentaine de nations étant représentées, il fallait différencier immédiatement chaque individu, donc, chacun portait sur veste et pantalon un triangle rouge surmonté de son numéro matricule . Sur le fond du triangle une lettre en noir rappelant sa nationalité, F pour les Français, B pour les Belges, I pour les italiens, etc etc, seuls, les Allemands portaient des triangles de différentes couleurs, rouges pour les politiques, verts pour les assassins et voleurs de tous poil, noirs pour les associaux et tziganes, violets pour les objecteurs de consciences, roses pour les homosexuels. Les français et autres nationalités étant tous triangles rouges, il était à première vue impossible de différencier les politiques, des résistants, des droits communs, des associaux, des "marché noir", et proxénètes, mais très vite, par le comportement de certains, il fut facile de se faire un jugement, et de classer quelques personnages douteux sur la raison de leur internement .

Ce service de l'ARBEITSTATISTIK était un des plus importants du camp. C'est de cet endroit que vous pouviez être désigné pour un kommando tranquille ou le pire, comme la carrière ou les terribles kommandos extérieurs tels DORA et LAURA d'où beaucoup de nos camarades ne reviendront pas.

La QUARANTAINE, ou Petit Camp.

La quarantaine, plutôt un centre de tri, pour rechercher les éléments susceptibles de travailler pour le grand REICH, préparer les transports dans les kommandos dépendants de BUCHENWALD, et bien sûr écarter les invalides, les vieillards, tous ceux qui ne peuvent rendre service . Nous voici dehors, remis en rang par cinq, et départ pour notre logement . Manque d'habitude, nos claquettes ne tiennent pas à nos pieds, nous éprouvons de grandes difficultés à marcher, le froid est très vif, ce n'est que le commencement .

Nous arrivons dans le petit camp, mon block porte le numéro 51, Nous allons vivre plusieurs semaines à 900 dans cette ancienne écurie de campagne de l'armée Allemande, transformée pour la circonstance en un immense clapier, où nous allons nous entasser sur trois niveaux, à dix par niveau . Les misérables paillasses sont garnies de paille et de copeaux de bois et avec cela des puces, beaucoup de puces, énormément de puces . Quel paradoxe ! Nous venions de subir une grande toilette complète, voilà que bien propres et purifiés on nous entassait dans une baraque dont la propreté et l'hygiène étaient plus que contestables . Il faut tout de même dormir . Pas question de s'allonger sur le dos, il faut se placer sur le côté, tous dans le même sens, et éviter de se lever pour aller aux latrines, car vous auriez bien du mal à retrouver votre place .

Les nuits, par HYGIENE !, les portes en bout de baraques sont grandes ouvertes, quel que soit le temps . C'est un courant d'air permanent . Si comme moi vous étiez en bout de block, certains matins d'hiver vous étiez couverts de neige . Aux cris de "AUFSTEN", c'était le réveil, qui s'effectuait de très bonne heure, vers quatre ou cinq heures; on avait intérêt à ne pas trop tarder sinon les coups pleuvaient. On venait à peine de s'endormir, nuits fiévreuses, victimes des puces et des chahuts super durs. Il fallait par ces grands froids, parfois moins 30° (l'altitude de BUCHENWALD est d'environ 800 mètres) courir à 40 mètres du block au "WASCHRAUM" pour se laver sans savon, ni serviette ? En deux mois nous aurons droit à une douche, une vraie bien chaude, dans un bâtiment très éloigné, toujours sans savon ni serviette, et à minuit, par un temps glacial, imaginez le retour au block avec des vêtements trempés, certains parmi les anciens quelques jours plus tard y ont laissé leurs vies .

Dans la journée, deux poêles tempèrent l'atmosphère. La distribution de soupe se faisait en assez bon ordre, de qualité et de quantité très variable . Nous avions une gamelle pour deux . Il était préférable de choisir son partenaire . Nous touchions un tiers ou un quart de boule de pain de couleur foncée, avec beaucoup de son ce qui favorisait un transit intestinal déjà bien dérangé par les soupes assez claires ou épaisses selon l'humeur du "STUBENDIENST" (chef de chambre) qui savait avec une certaine technique manier la louche dans le bouteillon, le fond restant plus épais., et ainsi favoriser ses copains et lui même . Il nous était donné aussi, soit un petit bâton de margarine, soit un peu de confiture ou un morceau de saucisson de je ne sais quoi, mais qui sentait le chien mouillé. En quarantaine nous ne possédions rien du tout, pas de couteau, pas de cuillère, pas de quart pour boire et seulement nos doigts comme mouchoirs . Petit à petit, mais pas tout de suite, nous améliorerons notre situation matérielle qui à l'arrivée est triple zéro .

La baraque était sous la responsabilité d'un chef de block assisté des "Stubendiensts", chargés de l'ordre et de la propreté A part quelques exceptions, ils étaient de moralité douteuse et abusaient de leurs fonctions, principalement je l'ai déjà dit , dans la distribution des rations, et n'étaient pas avares de brutalités .

Contrairement à ce que nous pouvions croire, la quarantaine n'était pas inactive . Peu de jours après notre arrivée, par un matin glacial, on nous emmène, bien encadrés, en dehors du camp . Nous descendimes dans une carrière où des "HAFTLINGS" (détenus) durement menés étaient déjà occupés à extraire des pierres; arrivés au fond, pataugeant dans une boue incroyable, chacun de nous doit prendre un bloc de pierre de dimension variable . Avec ce gros caillou, il fallait remonter la côte et déposer sur un tas notre fardeau; un S.S. jugeant une de mes pierres trop petite, m'ordonna de la précipiter en bas . Heureusement, elle ne toucha personne, mais je reçu une série de coups de trique, qui me restent en mémoire . C'étaient de très dures journées, extrêmement pénibles, nos claquettes restaient collées dans cette boue glaciale, menaçant à tout moment de nous quitter .

Les jours qui suivirent fûrent plus terribles . Chaque matin, au moment du rassemblement, j'étais terrorisé à la pensée de redescendre dans ce trou ignoble, et faire je ne sais combien d'aller et retour dans la journée, et cela dura un certain temps . Ce temps de travail à la carrière est une des nombreuses pages noires de cette

tragédie .

Le spectacle de ces centaines d'hommes allant et venant sur cette côte de la carrière était une vision hallucinante . Ces esclaves étaient probablement comparables à ceux, qui dans l'Antiquité participaient à la construction des Pyramides et autres grands travaux. Cette carrière a vu mourir des milliers de prisonniers .

Pendant notre séjour en quarantaine, en quelques jours, nous reçûmes sept piqûres sur la poitrine et dans le dos, la seringue servait pour plusieurs hommes, sans aucune précaution, nous n'avons jamais su de quelles maladies, ces injections nous prémunissaient . L'assistance médicale est très médiocre, souvent inexistante; manque de place dans l'infirmierie, absence de médicaments, soins précaires donnés par du personnel plus ou moins professionnel; j'en parle plus loin dans un autre paragraphe .

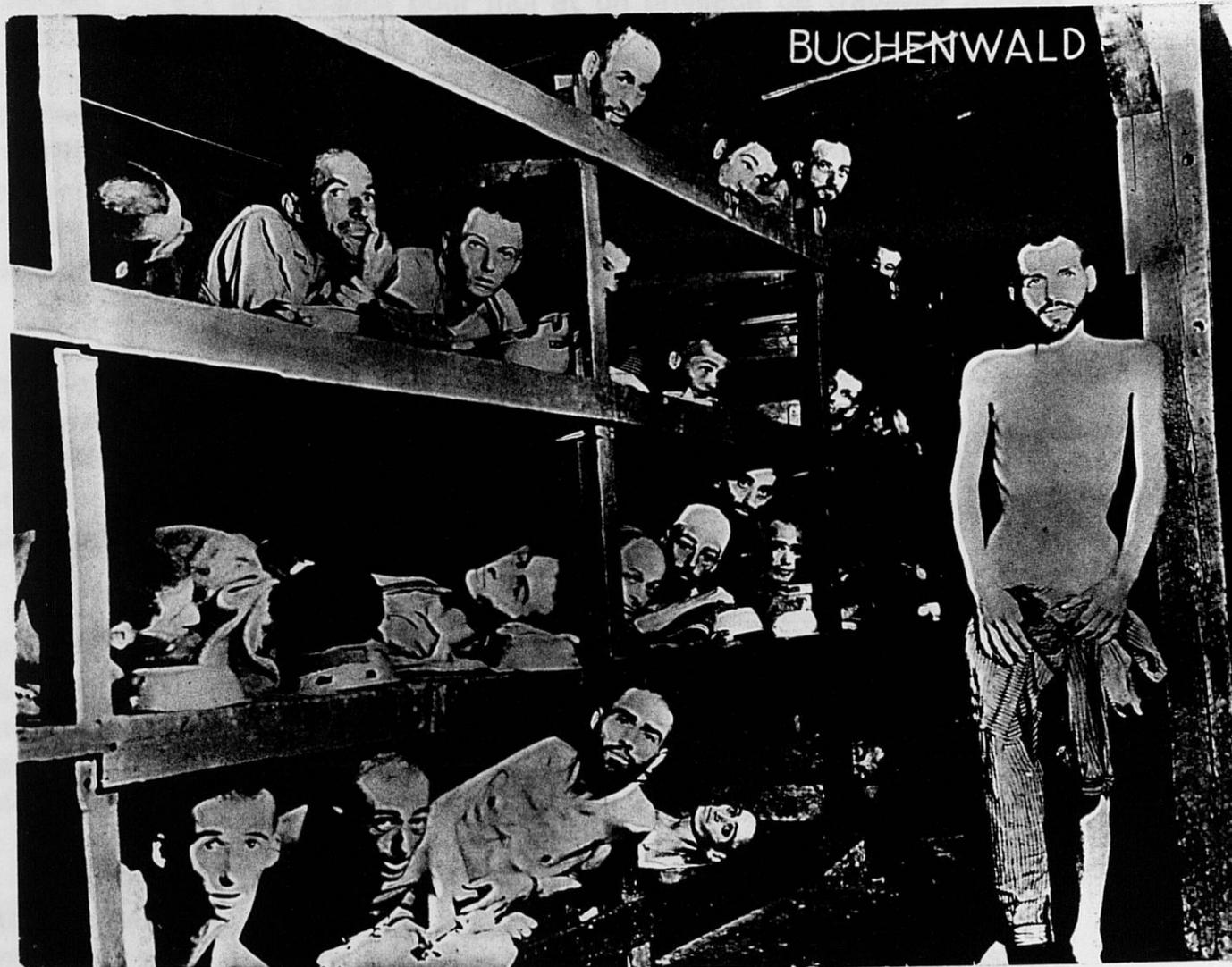
Les appels, comme dans tout le camp, ont lieu deux fois par jour . Dans notre baraque, il se fait, soit à l'intérieur soit à l'extérieur, selon l'humeur du chef de block. Si c'est à l'intérieur, les portes sont grandes ouvertes, et nous sommes dans une grande soufflerie; le vent glacé gifle nos têtes rasées, fouette et griffe tout notre corps . Nos misérables carcasses tremblent de froid mais aussi de crainte et d'angoisse; les appels à l'extérieur sont encore plus pénibles, leur durée était d'une heure à une heure trente, mais certains jours pour des raisons diverses (erreurs de comptages ou victoires alliées) , ils duraient, deux, trois ou quatre heures. Ces longues stations dans le froid, la neige, le vent, mal couverts, mal chaussés, rien dans le ventre, mal lavés ou pas lavés, plus, les marches à la lointaine carrière, tout cela contribuait à l'arrivée et au développement de maux divers qui devenaient rapidement purulents .Ce fut un gros handicap au départ et qui poursuivit de nombreux déportés pendant toute leur captivité, cette sélection inhumaine était impitoyable .

Au bout d'un mois, je fus transféré avec d'autres du block 51 au block 58, je ne sais pas pour quelles raisons ? La situation était la même, et qu'allions nous devenir ? Avec d'autres camarades, nous fûmes affectés quelque temps à un kommando de nuit, chargé du déchargement de wagons en provenance de toute l'Europe occupée par les Allemands . C'était un travail pénible dans le froid, mal habillés et mal chaussés pour ce genre de travail; je me suis éclaté un gros orteil pendant ces manipulations de ferrailles et de machines outils dont certaines ont bien souffert de ces transbordements . Il faut dire que

- peu d'enthousiasme à l'exécution de ces travaux de collaboration et de soutien à l'effort du "GRAND REICH". Il fallait donner à nos gardiens l'impression d'une intense activité qui disparaissait dès que la surveillance diminuait, et qui reprenait dès leur retour, avec de notre part, un semblant de comédie allant jusqu'à des invectives et des apostrophes entre nous, pour faire vrai et leur montrer notre bon vouloir et que notre concours n'était pas vain; nous étions prêt et roder pour nos futurs kommandos. Nos maîtres, reconnaissant nos difficultés, nous donnèrent des sabots et des gants, nos mains restant collées au métal. Dans notre malheur, une petite, mais bien appréciable compensation, la soupe nous était servie au kommando et elle était plus épaisse ou plutôt moins claire !.

Ma vie, disons ma survie en quarantaine se poursuivait . Déjà des transports s'organisaient pour des destinations inconnues avec la crainte d'être désigné pour un mauvais ou très mauvais kommando; chance ou destin, un matin on demande des selliers, ce n'était pas mon métier, mais mon père "Meilleur ouvrier de France" m'avait appris la couture à la main , pendant la période d'incertitude qui avait précédé mon activité de résistant . Après quelques essais, je suis admis à l'usine "GUSTLOFF", fabriques d'armes ,fusils, caissons d'artillerie hippomobiles, et différents matériels en rapport à la construction des V1 etV2. Enfin mon séjour en quarantaine se terminait, j'allais vivre autre chose, mais toujours dans le même contexte de ce bagne.

BUCHENWALD



et nous camouflions les fentes avec des résidus de
et le tour est joué. Chaque caisson qui sortait
nos faiblesses sur chaque côté, les certaines sont
je me sentais plus utile dans ce travail que
de l'effacement, où certainement j'aurais donné le
coups de rigueur. Et nous donnions à nos maîtres
des services consciencieux, sans être pour cela
à nos yeux que des esclaves, quelques vivants

dans la crainte, nous étions relativement tranquilles .

LE GRAND CAMP

Je suis donc admis dans l'atelier de sellerie du HALL 2 où se fabriquaient des caissons hippomobiles d'artillerie, destinés au front Russe. Je travaille dans un atelier de 20 détenus dirigé par un "Maester" civil Allemand . Nous cousons des pièces de cuir qui seront fixées sur l'avant des caissons, base de l'harnachement pour les chevaux . C'est une chance pour moi et un privilège de travailler à l'abri . Un autre français, Emile HAMONIC (de l'Oise), est pris en même temps que moi, nous nous sommes mis d'accord pour ne pas dépasser les 15 pièces par jour, mais, nos collègues tchèques et polonais ne ralentissent pas la cadence, ils atteignent 25 pièces, peut-être pour conserver leurs places ? Au bout de 15 jours, nous sommes éjectés de l'atelier, mais notre employeur nous garde, je suis affecté au montage des caissons .

Je suis passé par tous les postes, perçage, rivetage au pistolet à air comprimé, très dur à cause des vibrations et d'un bruit infernal et assourdissant, ensuite j'ai travaillé à la pose de gros rivets sur une riveteuse . C'était un travail très fatiguant et pénible, il fallait maintenir des côtés de caissons de 30 kilos, en équilibre sur un pied et de l'autre appuyer sur la pédale .

Je travaillais avec un prisonnier de guerre Russe, Pawel PRILIPKO, un type bien, (les prisonniers de guerre Russes, avaient une bonne mentalité, plusieurs milliers furent exécutés à BUCHENWALD, ils ne fréquentaient pas les Russes dits politiques, car c'était un ramassis de droit commun abandonnés par les Soviétiques au moment de l'avance Allemande) .

Tout de suite je suis initié à un sabotage intelligent et très simple, par un petit tour supplémentaire au volant de réglage de la machine, nous écrasons un peu trop les boulons de support d'essieux, ceux-ci se fendent, et nous camouflons les fentes avec des résidus de minium devenus mastic, et le tour est joué . Chaque caisson qui sortait de la chaîne avait des faiblesses sur chaque côté, des centaines sont passés entre nos mains . Je me sentais plus utile dans ce travail que sur un chantier de terrassement, où certainement j'aurais donné le minimum, malgré les coups de triques . Ici nous donnions à nos maîtres l'impression d'être des ouvriers consciencieux, sans être pour cela considérés, ne restant à leurs yeux que des esclaves, quoique vivant

dans la crainte, nous étions relativement tranquilles .

Nous avons été sûrs du résultat de nos "bricolages", quand au bout de quelques mois des contrôleurs ingénieurs venant d'ailleurs, sont arrivés en inspection de notre travail, pendant deux jours . Ils n'ont rien découvert d'anormal dans la fabrication des pièces incriminées .Ils ont dû penser, comme nous, qu'on ne pouvait impliquer que les ornières des mauvais chemins de l'Ukraine !. Pawel et moi nous avons eu très peur !

. Dans tous les kommandos, le sabotage régnait sous différentes formes, à l'état endémique comme une vilaine maladie . La lenteur des actes ou des gestes était calculée .Il faut dire que la majorité des détenus n'était pas spécialement encline à travailler pour le "Grand Reich", et puis nous étions tous fatigués par le manque de sommeil et la sous-alimentation et aussi un moral plutôt bas . Il fallait d'abord se ménager soi-même pour tenir le plus longtemps possible .

Le rendement était donc médiocre dès le départ, en plus la mauvaise volonté de ces manuels (certains s'étaient inventés des métiers pour éviter de mauvais kommandos), les maladresses calculées, et bien sûr déguisées, un matériel soi-disant de mauvaise qualité, tout en feignant un bon vouloir: tout était mis en oeuvre pour enrayer la bonne marche des fabrications . Exemple : dans un hall de montage de fusils, les pièces en provenance de Saint-Etienne arrivaient presque toutes fausses, beaucoup ne pouvaient être rectifiées, résultat après montage beaucoup d'armes étaient refusées .

Cette main-d'oeuvre, nombreuse, n'était pas très onéreuse . Le prix de location par les S.S aux entreprises était très variable, mais ne devait pas excéder deux marks par jour. Le résultat devait être médiocre sinon dérisoire. Tout cela, ralentissements et sabotages n'était pas possible partout, selon que le garde-chiourme était féroce et que les responsables allemands de fabrication étaient méfiants .

Tous ces actes de malveillances de notre part, ont été payants, et malgré la surveillance qui nous amenait à redoubler de vigilance, il fallait beaucoup d'astuces, de ruses, d'ingéniosités, et aussi de courage car le risque était grand, pour le saboteur pris, la seule fin était la pendaison . Une de nos camarades du réseau C.N.D, EMMA (Simone MICHEL-LEVY) , convaincue de sabotage a été pendue le 13 Avril 1945 à FLOSSENBURG .

LE BLOCK 14

Dès mon admission à l'usine GUSTLOW, je change de block, je passe au 14, dans le grand camp . Ce n'est plus notre écurie transformée en clapier, mais une baraque de bois mieux aménagée, séparée en deux ailes "FLUEGEL" A et B avec au centre les " toilettes" comportant, une grande vasque faisant office de lavabos, avec eau courante froide, Dans une autre partie du local des W.C, sorte de longue banquette pour s'asseoir, où l'on pouvait libérer nos pauvres intestins, ceci en bonne compagnie, sans être trop gênés . Nous avions en prison, la même situation "sanitaire", donc, en arrivant ici, nous étions déjà prêts , et en ce domaine particulier ce ne fut pas une surprise .

Je réside dans l'aile A . Je partage un lit supérieur avec mon camarade Claude DODY de Besançon, c'est un ex F.TP, employé à la laverie du camp . Pour ce gentil garçon, c'est une planque, il me l'avoue . Avant la libération du camp il me rendra un grand service, mon block étant évacué, je réussis à m'enfuir, et je trouvai refuge à la laverie, j'évitai ainsi un problématique transport, dont l'aboutissement était très hypothétique, on en connaîtra plus tard les conséquences dramatiques .

Nous avons en dehors du couchage, un endroit avec des tables et des bancs, au centre, un poêle pour réchauffer l'atmosphère en hiver . Pour l'entretien du block deux STUBENDIEN, sorte de garçons de salle, dont un, s'appelait JOHAN, un objecteur de conscience (triangle violet) . Cet Allemand, gros négociant en café de Hambourg, était végétarien, il nous donnait à un camarade et à moi sa soupe du dimanche, car dans celle ci, il y avait quelques petits morceaux de viande de je ne sais quel animal, il s'agissait plutôt de rognures . Nous avons bien apprécié son geste et sa soupe; cela se renouvelait tous les dimanches .

Grand et sec, environ quarante ans, JOHAN, ne trichait pas dans les distributions, n'abusait pas de ses prérogatives et de ses avantages, toujours calme, souvent triste, mais jamais de mauvaise humeur . Je ne peux pas le comparer à un saint, mais de par son comportement et ses attitudes, cet homme vivant comme nous dans un milieu hostile, sans en avoir les contraintes physiques que nous subissions dans les kommandos, évoluait, calme et serein, semblant détaché de tout intérêt personnel . Son désintéressement me surprenait

. Il m'apportait et sûrement à d'autre, un peu d'apaisement dans nos esprits bien tourmentés . Il faut dire que nous avions avec nous quelques jeunes Tziganes qui perturbaient comme des parasites notre pauvre environnement . Il y avait certainement d'autres détenus de la trempe de Johan, à BUCHENWALD, je pense qu'ils n'étaient pas nombreux .

Notre chef de block (BLOCKALTESTER) était un communiste Allemand, la quarantaine environ, de petite taille, sec mais musclé, je ne me souviens pas de son nom, cet ancien marin de commerce, était toujours impeccable dans sa tenue sombre (marine ou noire), belle veste raglan, culotte de cheval, le tout sûrement sur mesures, bottes de cuir, et beau béret bordé de cuir; très fier, le personnage avait belle allure, et pour asseoir son autorité et son omnipotence, il avait avec nous un comportement distant, dédaigneux, et souvent arrogant, comme pour nous faire croire qu'il était d'une classe et d'une race supérieures.

Il n'avait que peu de contact avec nous les parias, et cette différence qu'il affichait en nous ignorant et en gardant ses distances était bien réelle . Notre petit despote avait à sa disposition un domestique, homme à tout faire, un jeune Russe de 15 ans, cireur de bottes, bien nourri, et qui était admis dans son carré, sorte de petite chambre bien close et incorporée dans le block . Certains pensaient qu'avec le temps passé, son triangle rose d'homosexuel était devenu Rouge (politique) .

Notre chef de block régnait sur nous en petit tyran avec vigueur et rigueur, il me faisait penser à un petit coq, criant et abusant d'arguments frappants, comme pour marquer son territoire . Donc de temps en temps il frappait . J'ai eu droit comme beaucoup d'autres et souvent sans raisons apparentes à un de ses moments de défoulement, ou de folie méchante . J'en avais gardé une certaine rancune, et je m'étais promis de me venger en temps opportun, si cet hypothétique temps opportun arrivait un jour .

Quelques jours avant la libération du camp, notre block fut évacué pour une destination inconnue, (sans moi), je ne sais pas si notre chef de block faisait partie de ce convoi je ne le revis plus, et avec l'euphorie de ce jour de délivrance, ma rancune et mon désir de vengeance s'étaient bien estompés, et c'était mieux ainsi, avec le recul du temps, je considère que si j'avais agi d'une manière vengeresse, mon geste aurait été, quoique dans la logique des choses, plutôt méprisable .

Pourquoi cet homme cet homme agissait-il ainsi ? a-t-il commis d'autres excès encore plus répréhensibles ? Je ne sais pas, il faut dire qu'après huit ans de BUCHENWALD, il était certainement aigri, et comme nous autres, malgré tous les avantages dont il disposait, il devait traverser des périodes de désespérance, le long séjour de son internement lui valait quelques circonstances atténuantes, mais ne justifiait en rien les brutalités qu'il distribuait, certains jours, au hasard, et selon ses humeurs ou pendant certaines phases de la lune !

Comme tout le monde en ces lieux maudits, il vivait des hauts et des bas, mais pourquoi nous en faire subir les conséquences ?

Il faut bien le dire, nous n'étions pas en villégiature, pas plus qu'en religion à la Trappe ou au Carmel, où la rigueur de la vie est chose commune, non ! Nous étions dans un bagne, le pire des bagnes, celui duquel on a peu de chance de sortir, et, où la pitié n'existant pas, faisait que l'on regardait avec sécheresse et d'un oeil morne, toutes ces choses, autant effarantes qu'incohérentes, et qu'indescriptibles, à un tel point, que plus rien ne nous atteignait, à en devenir indifférent et insensibles au spectacle quotidien du drame que nous vivions . Pour nous le temps de la miséricorde était révolu . On ne croyait plus en rien . Sauf, toujours, en notre esprit, brillait une lointaine petite lueur d'espoir de libération, qui nous faisait tenir le coup .

Le cérémonial pouvait durer souvent deux, parfois trois et même quatre heures, selon les circonstances, enrou dans les comptes, et quelquefois une punition collective qui correspondait à des victoires des Alliés, et provoquaient chez nous des accès d'indignation, des rêves fous avec promesses de notre libération dans un avenir que nous souhaitions le plus proche possible .

En l'occurrence prolongées, sur ce sol mi aride, et selon le temps et l'époque, dans le boue, le goudron, sous la pluie, ou dans la neige; je ne peux oublier des heures passées à genoux dans cette

LES APPELS

Parmi les souvenirs les plus douloureux des déportés, figurent les appels, différents selon les camps et les époques, deux par jour à notre arrivée à BUCHENWALD . En automne 1944, pour des raisons inconnues, mais que nous pouvons interpréter de différentes façons, nous n'aurons qu'un appel le soir . Pourquoi cette mesure ? Peut-être par manque de gardiens, peut-être aussi par le temps perdu à ces appels du matin, la "main-d'oeuvre" ou plutôt les esclaves devant être impérativement à six heures sur les chantiers ou dans les ateliers .

Dès la rentrée du travail, nous nous rendions sur la place d'appel (APPELLPLATZ) sous la conduite de notre chef de block, cela après une journée de douze heures de travail, épuisés et la faim au ventre (parfois nous n'avions la soupe froide après l'appel) . Nous étions alignés par blocks, et par rangs de dix, pour faciliter le travail de comptage fait par le S.S responsable de notre block. A son arrivée le chef de block hurlait "STILL GESAND" (garde à vous), puis "MUTZEN AB" d'un seul geste nous retirions ce qui nous servait de coiffure de la main droite, que nous plaquions contre la cuisse . Au départ du S.S on entendait "MUTZEN AUF", nous pouvions nous recoiffer . Le S.S. passait lentement devant les rangs pas toujours alignés au cordeau, ce qui provoquait des vociférations de sa part et de celle du chef de block, qui n'était pas le dernier à gueuler . Parfois, on montait des malades, et même des morts avec nous, d'autres vont mourir sur cette place sans qu'aucun secours puisse leurs être porté .

Le cérémonial pouvait durer souvent deux, parfois trois et même quatre heures, selon les circonstances, erreur dans les comptes, et quelquefois une punition collective qui correspondait à des victoires des Alliés, et provoquaient chez nous des joies indicibles, des rêves fous avec promesse de notre libération dans un avenir que nous souhaitions le plus proche possible .

Ah ! ces attentes prolongées, sur ce sol mal empierré, et selon le temps et l'époque, dans la boue, la poussière, sous la pluie, ou dans la neige; je ne peux oublier des heures passées à genoux dans cette

neige, souffrant horriblement des jambes, je ne pouvais me tenir debout longtemps, je sortais du Revier (l'infirmierie), je devais peser environ quarante kilos, j'avais repris mon travail et je souffrais beaucoup de plaies aux jambes .

Faut-il parler du froid, qui ajouté à la faim, a fait mourir la plupart d'entre nous . Sur cette grande place exposée au nord, les casernes et les villas S.S étaient au Sud; en hiver les vents glacés qui soufflaient sur cette montagne de l'ETTESBERG (altitude 800 mètres), nous rappelaient à une cruelle et terrible réalité : que nous étions en enfer, mais quel paradoxe, ces vents qui venaient du ciel étaient d'un froid glacial, et par contre, pour les damnés que nous étions les flammes de l'enfer étaient là toutes proches, au crématorium, ce passage obligé pour la plupart d'entre nous, à plus ou moins longue échéance . C'est là que se terminait le parcours normal du déporté, qui subissait une horrible série de châtements, faite de supplices, de tourments, d'humiliations et de peurs, avant de terminer dans un des six fours de la sinistre bâtisse .

Vous comprendrez que les sentiments d'angoisse, de détresse et d'espoir que nous éprouvions soient difficilement descriptibles et incommunicables .

Pendant que "SATAN" se manifestait sans relâchement, le Dieu des hommes était absent . Il n'intervenait pas, ne s'intéressait pas à nos affaires, semblait ignorer notre existence, et notre misérable et désespérée situation, sa justice faisait défaut, les portes de son royaume nous étaient complètement fermées, il nous abandonnait à SATAN et à ses suppôts, les S.S, ses vils serviteurs .

"C'est la merde qui est vraie" selon Zola, mais Mallarmé lui répondait "Le diamant aussi est naturel, mais beaucoup plus rare " Nous étions dans un incroyable merdier duquel il est pratiquement impossible de sortir, et pourtant certains soirs, sur cette maudite place d'appel, quand le temps le permettait, nous avions le loisir de contempler le scintillement de milliers de diamants qu'étaient les étoiles dans l'infini du firmament, comme dans une grande, mais infranchissable ouverture . Que de rêves pendant ces longs et interminables moments d'attente, que d'évasions, avec toujours la même obsession "être libre, libre, libre, et cela va-t-il encore durer longtemps ? En vain, j'interrogeais les astres et leurs constellations mais dans ce tête-à-tête avec l'univers, toutes mes questions restaient

sans réponse . Dans cette lecture du ciel, je cherchais comme dans un grand livre ouvert, mais il y avait trop de pages blanches, les seules lisibles, étaient des pages noires, où nos noms étaient inscrits en lettres de sang .

Dans le rêve je cherchais une sorte de réconfort, une porte de sortie imaginaire, le rêve, cette fantaisie insaisissable et éphémère, une courte promenade de notre esprit et de notre pensée, c'était là, la seule liberté avec ce que l'on a dans le coeur, que personne ne peut nous prendre, et en particulier, nos gardiens et bourreaux, malgré leurs acharnements dans leurs systèmes très élaborés de destructions physique et morale . Cette grande fenêtre ouverte dans le ciel n'était qu'un leurre et non le salut .

Pourquoi donc cet affreux destin hors série ?

Mais il faut revenir à la terrible réalité et retomber dans cette vérité implacable où le désespoir et l'angoisse reprenaient le dessus .

Difficile de décrire, le spectacle fantasmagorique de la place d'appel, un soir d'hiver . La buée qui sortait des bouches de ces milliers de "STUCKEN" (morceau ou simple objet), ces vapeurs formaient une légère nappe de brouillard, laquelle, éclairée par les projecteurs de la tour et des miradors, nous donnait un tableau d'une rare intensité . Nous en étions à la fois les acteurs et les spectateurs obligés . Ajoutez à cela, les énormes flammes qui sortaient de la cheminée du crématorium, scandées, telle une danse macabre, par les ordres gutturaux venus des haut-parleurs, des cris des S.S et les aboiements de leurs chiens, et avec cela, selon le sens du vent, une épouvantable odeur de chair grillée exhalée par le four crématoire, mêlée aux relents de lignite brûlée dans les pauvres poêles des blocks où certains soirs, nous attendait une soupe froide .

Cette vision apocalyptique, plusieurs de nos amis l'ont décrite comme telle, souvent avec beaucoup de talent, il n'y a pas d'exagération dans la description de ce spectacle d'un fantastique inquiétant, qui avoisine le surnaturel . Le souvenir de ces représentations cauchemardesques, reste gravé dans ma mémoire, et cinquante années après, me donne froid dans le dos .

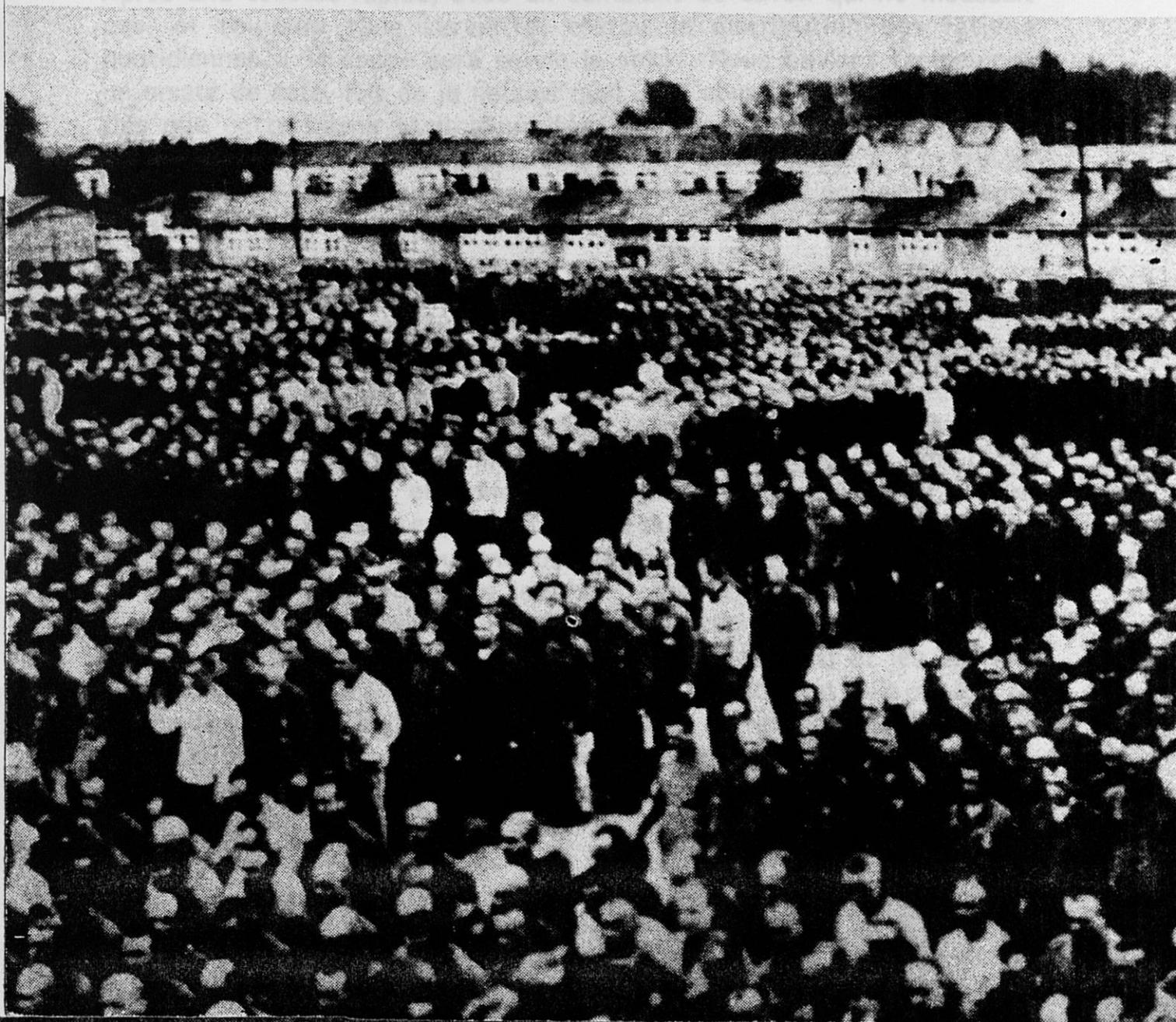
Des neuf cercles de son enfer de sa Divine Comédie, DANTE aurait pu en ajouter un autre, qu'il n'avait sûrement pas prévu, parce qu'il dépasse tout ce que l'imagination la plus diabolique et la

plus monstrueuse peut inventer; cette descente aux enfers, cette précipitation brutale des méchants, des justes et des innocents dans ce chaudron infernal qu'est le camp de concentration Nazi, où le démentiel se mêle à l'absurde, où la grandeur d'âme et l'abnégation sont difficilement dissociables de la bassesse la méchanceté et de la cruauté, à leur plus haut degré .

Dès l'appel terminé, il fallait rapidement rentrer dans les blocks, certain soir très vite, les chiens à nos trousses, cette précipitation étant parfois provoquée par une alerte aérienne, De toute façon, nous avons hâte de nous coucher . Je m'endormais rapidement et en hiver c'était un des seuls endroits où je n'avais pas trop froid .

VITE AU TRAVAIL

La journée commençait très tôt, vers quatre heures du matin, c'était très dur à supporter, nous manquions tous de sommeil. Après une toilette rapide, avec un semblant de savon qui ne moussait



cet incroyable orphéon .

La grande porte passée, nous voyons à notre gauche une sorte de zoo avec une grotte artificielle, un ours blanc, des singes, et d'autres bêtes, certainement mieux nourris que nous . L'usine GUSTLOFF n'est plus loin, une série de halls bien aménagés, avec quelques

VITE AU TRAVAIL

La journée commençait très tôt, vers quatre heures du matin, c'était très dur à supporter, nous manquions tous de sommeil . Après une toilette rapide, avec un semblant de savon qui ne moussait pas, et toujours sans serviette, c'était la distribution des rations quotidiennes, (la soupe sera servie le soir) . Nous buvions rapidement un ersatz de café, fait de je ne sais quoi, plus souvent tiède que chaud . Dès que cette bibine était incurgitée, nous montions en rangs, sur la grande place, pour le rassemblement des kommandos . Le travail commençait à six heures du matin, en hiver nous partions et revenions dans la nuit

Rapidement nous rejoignons nos kommandos respectifs et attendions notre tour pour sortir par la grande et unique porte . La sinistre Tour, du haut de laquelle des projecteurs éclairaient la scène . A cet endroit aussi, étaient installés des haut-parleurs qui d'une voix gutturale, vociferaient des ordres à notre rencontre, probablement pour nous stimuler, pour nous stimuler aussi les flonflons d'une fanfare de cirque . Les musiciens en uniformes rouges avec brandebourgs jaunes, nous jouaient des airs entraînants, martiaux, parfois gais . Malgré nos déguisements : non ! nous ne participions pas à une mascarade de carnaval . Quel paradoxe en ce lieu , que cette farce grotesque, et cette incroyable pantalonnade, qui va se renouveler tous les jours, matins et soirs, donnant à la sinistre tragi-comédie, dans le froid et les vapeurs de l'aube, un côté extravagant, surréaliste, et ajoutant à la réalité du drame absurde que nous vivions, un sentiment de détresse et d'angoisse, ressenti chaque jour , mais plus durement encore, pendant ces deux longs hivers, où nous recevions les vents glacés, sur la face nord de cette maudite montagne de l'Ettesberg .

Les kommandos, toujours en rangs par cinq sortaient du camp . Ils étaient comptés au passage de la porte par un S.S, le plus souvent armé d'une trique, et qui au hasard distribuait vigoureusement quelques coups, et toujours en gueulant . J'eus droit, à plusieurs reprises, à ma part de distribution, sans que j'en sache vraiment les raisons ! . Ce départ se faisait au pas cadencé, rythmé par la musique de

cet incroyable orphéon .

La grande porte passée, nous voyons à notre gauche une sorte de zoo avec une grotte artificielle, un ours blanc, des singes, et d'autres bêtes, certainement mieux nourris que nous . L'usine GUSTLOFF n'est plus loin, une série de halls bien aménagés, avec quelques rectangles de gazon ! L'usine est raccordée à une voie de chemin de fer, il y a des quais de chargement et déchargement . Je suis affecté au hall 2, réservé à la fabrication et au montage des caissons d'artillerie hippomobile . J'ai parlé de mon travail, dans cet endroit, dans un article précédent; mon affectation dans ce kommando privilégié, m'a permis de survivre quinze mois, et malgré un travail très fatigant, j'avais le gros avantage de travailler à l'abri; de temps en temps, je touchais quelques marks, imprimés "STANDORT KANTIN BUCHENWALD", uniquement valables dans le camp, ce qui nous permettait d'acheter quelques cigarettes, dans un grand bâtiment à l'ouest du camp baptisé "KANTINE" A part du tabac, et je crois de la bière, il n'y avait pratiquement rien dans cette "boutique", quoique pendant l'été 1944, il y avait en vente de la moutarde en vrac, cette denrée mise à notre disposition restera un mystère pour moi, et je ne chercherai pas à l'éclaircir .

La pause de midi était très courte, le repas aussi, souvent rien, notre tartine et son petit accompagnement ayant été dévorés le matin, (nous étions tirillés par la faim) pour sauver ce bien précieux de la dextérité des mains des tziganes, tous assez jeunes, et nombreux dans notre block . Voici une anecdote dont j'ai été la victime : sachant que je travaillais de nuit, un responsable du Revier, m'avait demandé, moyennant une bonne récompense, (une belle ration de pain), de lui procurer de la peinture blanche . J'ai accepté, et le soir même je tirais la charrette contenant les bouteillons de soupe pour la nuit . Au matin j'ai caché mon seau de dix kilos sous un des bouteillons retournés . Je dois avouer que le voleur que j'étais, serrait les fesses en passant la porte du camp, si j'avais été pris la sanction aurait été terrible !!! . J'obtins ma récompense, et dormis la tête sur mon trésor, au réveil quelle déception, les spécialistes étaient passés ! .

Il faut le dire mon camarade du C.N.D, Bernard PETIT, était dans notre block responsable d'une table où la majorité était tziganes . Il eut beaucoup de difficultés pour maintenir l'ordre et exercer le contrôle au moment des distributions . Un jour, même, ses pauvres chaussures disparurent . La récupération ne se fit qu'après moult discussions, palabres et menaces . Il était pratiquement impossible de faire régner une simple discipline avec ces gens-là, vraiment sans foi

ni loi, leur seule loi étant celle de la jungle, nous étions toujours sur nos gardes, et cette promiscuité venait s'ajouter à toutes les vicissitudes et toutes les misères que nous subissions .Je ne comprenais pas . Je me sentais étranger à ces êtres . il n'y avait pas d'ordre moral chez eux, insaisissables comme des diables, ils remplissaient notre espace bien réduit, transformant ce qui aurait dû être un lieu de repos, de fraternité et de détente, en un univers fou, fait de méfiance, d'agressivité, et d'indifférence ; le chef de block s'en lavait les mains .

Il faut rappeler qu'une grande partie des détenus étaient de droit commun, de tous pays, grands et petits bandits de tout poil . Tous ces truands, le plus souvent des hommes sans scrupule, au passé inconnu et obligatoirement trouble, mais peut-être y avait-il parmi eux quelques braves types, capables de bonnes actions, mais sûrement à compter sur les doigts de la main .

A la réflexion, ce mélange dans cet encombrement était voulu et bien organisé par les Nazis, avec un but bien déterminé: .avilissement, anéantissement progressif du corps et de l'âme . Aussi . après cette déshumanisation, vient très vite le grand départ, sans le secours d'une religion, ni la présence des siens , pas d'honneurs rendus à leur dépouille mortelle, donc sans cérémonie ni prière, sans adieux . C'était là, la fin du parcours ordinaire de nombreux déportés . Ils sont partis dans l'indifférence, et dans une absence totale de charité et de miséricorde . Pour certains, le destin fut tout autre, pour des raisons diverses . Les survivants, dont je fais partie, sont comparés par un nos camarades déporté, à des "ANOMALIES" .

Le malheur et la douleur entrent comme conditions dans ce monde où la vertu, la raison et l'altruisme, sont relégués aux rangs des accessoires inutiles . Nous étions employés jusqu'à l'usure complète . En principe, on répare et on entretient le matériel pour le faire durer, mais ici, ce matériel humain on le jette, car ces "STUCKS" (simples objets) sont devenus, inutilisables et encombrants .

Vous comprendrez que le spectacle lamentable de toutes ces choses horribles , afflige nos regards et notre pensée est confuse . Il est certain, que les travaux astreignants, les appels, la faim, le manque de sommeil, les maladies, ne nous incitent pas à la méditation, sauf quelques courts instants avant le sommeil . Pourtant, nous devons garder l'esprit clair, avoir l'ambition de revenir, pour cela aller au bout de nous mêmes, surmonter l'inquiétude qui se transforme vite en

angoisse, et vous prend du réveil au coucher, et qu'à cette souffrance morale, vient s'ajouter une souffrance, dans toutes ses formes, dont l'aboutissement, était une mort sans beauté, sans panache et ridicule dans sa déchéance .

Les faibles ne supporteront pas cette humiliation, et cette horreur au quotidien . Leurs chances de survie seront très minimes .

Cependant l'individu espère et lutte dans la limite de ses moyens, A BUCHENWALD, nous vivions dans l'impatience, car nous attendions le dénouement en nous posant des questions : Est-il proche ? . Quel sera t-il ? Dans cette attente, il faut contenir notre colère intérieure, et garder cette soif du retour, et l'espoir de cette hypothétique libération . C'était là l'objet de nos pensées, qu'entraînait pour beaucoup dans notre comportement d'alors, parfois au détriment des autres: égoïsme, indifférence et agressivité, mais aussi heureusement, des gestes, de camaraderie, de dévouement et de charité, mais ce n'était pas chose courante .

Comment maintenir le cap dans ce climat de misères et d'hostilités ? Comment résister à toutes les rigueurs de cette tyrannie ? C'est possible si le physique tient, alors, seulement pour certains, une force indicible et une audace soutenue, vous poussent à lutter avec un certain orgueil et une âpreté farouche . Ce sont des soutiens moraux importants pour franchir tous les obstacles de cette longue course contre la mort, mais il n'est pas certain de passer la ligne d'arrivée, et de sauver sa carcasse . Il faut tenir jusqu'au bout de ses forces, ne pas renoncer, tel le navigateur en perdition sur une mer démontée, la perspective du havre de grâce, et le sentiment de la réussite lui redonnent des forces et l'amènent à un aboutissement heureux de son odyssée .

Quelques noms de camarades de mon block me restent en mémoire, à part Bernard PETIT déjà cité, Laurent FELDMANN de Strasbourg devenu médecin, grâce à sa connaissance parfaite de l'Allemand nous a rendu de grands services, Raymond le coiffeur du block, GENDREAU de Paris, Louis DUPAIN de Ciboure, Maurice RICAUD de Paris, jamais le dernier pour plaisanter et se moquer de nos gardiens . Nombreux sont ceux, dont les noms m'échappent et parmi eux, certains hélas, ne sont plus là pour témoigner .

LE TOUR DU CAMP

Outre, les bâtiments cités par ailleurs: CUISINES, LAVERIE, KANTINE, DESINFECTION, EFFEKTENKAMMER (Habillement), l'ARBEITSTATISTIK chargée du travail dans toutes ses formes, bonnes ou mauvaises, l'Hôpital (GRAND ou PETIT REVIER); il y avait d'autres bâtiments, en dur ou en bois, tous reliés entre eux par des chemins en pierre, plutôt des gros cailloux, recouverts selon le temps ou l'époque de poussière ou de boue, ce qui rendait les déplacements difficiles .

LE BLOCK DES ENFANTS .

Au dessus du block 14, il y avait le N° 8 . C'était la baraque des enfants, des jeunes de 3 à 15 ans, surtout des Russes et d'autres nationalités . Ces "dangereux terroristes" étaient plusieurs centaines, tous des enfants abandonnés, pour certains, par leurs parents des partisans, morts à la suite de combats, ou pour d'autres raisons .

Ils faisaient l'objet de soins particuliers, et étaient protégés des brimades des S.S . Leur nourriture était plus abondante, et pour les détenus qui en étaient responsables, c'était une priorité . Je crois même que ces jeunes bénéficiaient d'un semblant d'école . Peut-être aussi fallait-il, dans l'esprit des Nazis, que ces apprentis esclaves, arrivent en âge de travailler en assez bonne forme ?.

Le simple fait de les voir, faisait monter en nous un sentiment de compassion mêlé d'attendrissement, pourtant, nous étions endurcis . Je trouvais cette situation surprenante et incompréhensible ! Pouvez-vous imaginer aujourd'hui, vos enfants ou petits-enfants, que vous allez chercher à la maternelle ou à l'école primaire, traités comme des bagnards, avec des crânes rasés, habillés en clochards, marchant en colonne par cinq, avec un numéro matricule sur le côté du coeur, répondant à l'appel, et comptés comme du bétail ? Il faut être dénué de tout sens moral pour créer, et admettre une telle situation .

C'est certainement avec de grandes difficultés que les autorités intérieures du camp, réussirent à maintenir les enfants à BUCHENWALD, en s'opposant, face aux S.S, à leurs transferts dans un autre camp, où leurs chances de survie auraient été nulles, sûrement la chambre à gaz ! . Car nous savions de quoi étaient capables les Nazis, mais nous ne pouvions imaginer l'ampleur de leur effarante organisation destructive .

LE CREMATORIUM

Déjà signalé au début du récit, je le visiterai après la libération . Outre ses six fours, il y avait en sous-sol une salle de tortures et d'exécutions, avec des crochets de boucher pour suspendre les condamnés . Leurs cadavres, étaient transférés par un monte-charge jusqu'aux fours . Ces fours par ailleurs bien alimentés par les charrettes du "SONDER KOMMANDO", tirées par une dizaine d'hommes, chargés de faire le ramassage des morts dans le camp, et principalement, au Revier et dans le petit camp . Visions atroces que ces cadavres, véritables sacs d'os, bouches et yeux ouverts que personne ne refermera ! Ils étaient jetés , sans ménagement, comme des déchets sur ces charrettes, par ces croque-morts improvisés, les têtes sur les bas-ventres, les bras pendant à l'extérieur, les corps dans des positions impudiques, avec de bizarres couleurs de la mort, allant du noir au jaune en passant par le violet ou le rouge . Très peu de détenus, témoins gênants de ces épouvantables kommandos sont revenus des camps de la mort .

LE KINO , un grand cinéma 2000 places paraît-il . On pouvait y voir des films Allemands de propagande, de qualité très médiocre . Cette bâtisse servit de réfectoire, d'annexe de l'hôpital, et a fait office de chapelle à la Libération, où j'entrais pour la première fois

LE BORDEL.

Dans le bas du camp, dans une baraque près du Revier un bordel, avec une quinzaine de femmes comme pensionnaires . Cet établissement était réservé aux classes supérieures, je ne crois pas que le détenu ordinaire y était admis, de toute manière le sexe n'était pas l'objet principal de nos pensées, il n'y avait pas privation pour nous, les simples travailleurs que nous étions . Physiquement, nous étions très diminués, et notre maigre pitance n'était pas assez riche en calories, pour apaiser un de ces appétits que la nature nous a donnés pour des fins utiles, et en une époque normale . Pour moi cet établissement avait vraiment quelque chose d'insolite en ce lieu .

Un peu plus loin, il y avait une PORCHERIE où les animaux étaient nourris avec les restes des cuisines S.S . Bien entendu ces porcs ne nous étaient pas destinés .

parfois une mauvaise affectation .

Dans le même secteur se trouvait le SHEISSE-KOMMANDO, ou plus poétiquement GARDEN-KOMMANDO . Le travail consistait à sortir les matières fécales d'une fosse, les transporter, et les épandre pour séchage, cette fumure était réservée aux jardins des S.S . Le kapo de cet incroyable kommando, était supervisé par un S.S . Il se passa des choses horribles en ce lieu . Les cadences de travail étaient infernales . Beaucoup d'hommes punis, périrent parfois dans la fosse ! .

Réfléchissant à toutes ces brimades organisées, je

LE BLOCK 46 .(Appelé block des Cobayes)

Aussi sinistre que le Crématoire, les détenus désignés pour entrer dans ce bâtiment, n'en ressortaient que pour le crématorium ; ces malheureux subissaient des expériences médicales de toutes sortes, inoculations de maladie telle le typhus, ou création de brûlures artificielles au phosphore, et bien d'autres abominations .

Je fus un jour appelé à me rendre dans ce block, je me suis présenté plutôt désemparé et paniqué à la convocation . Au bureau on me rendit 2 "marks Kantine Buchenwald" que j'avais déposé en entrant au REVIER (infirmerie) . Quel soulagement, mais quelle belle organisation administrative des Nazis !!!

Tous les bâtiments administratifs étaient en dur, et tous reliés comme les autres baraques par de mauvais chemins ; à part un peu de thym derrière certain block, il n'y avait aucune végétation; quelques arbres en bas du camp près du Revier, mais pas d'herbe, pas d'animaux, pas d'oiseaux, seuls représentants du règne animal, des bestioles en très grand nombre, qui nous recherchaient et nous portaient beaucoup d'affections, beaucoup trop ; je veux parler des puces et des poux . Ces derniers, vecteurs du typhus, faisaient l'objet d'une traque impitoyable de la part de nos responsables, exécutant les ordres des S.S, qui craignaient les épidémies .

Les contrôles réguliers se faisaient dans le block, après l'appel, le travail consistait à défiler complètement nus devant un spécialiste de la désinfection, qui examinait les parties les plus intimes de notre corps, avec une loupe et un bâtonnet pour écarter les poils, fouillant à la recherche des parasites, qui auraient pu se cacher, sous nos bras ou entre nos fesses .

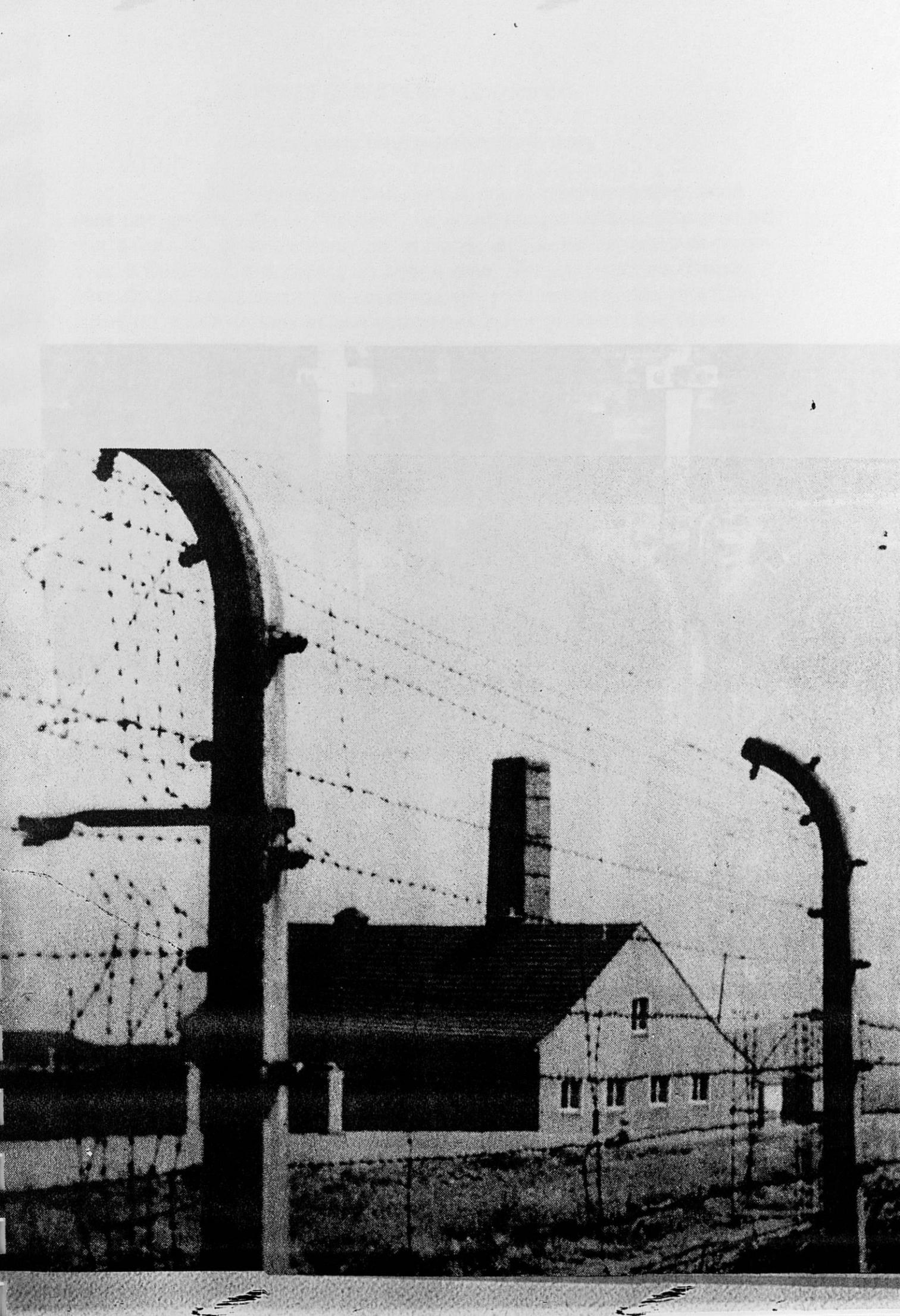
Quand la chasse était bonne, le propriétaire de poux, était envoyé à la désinfection, ce qui n'était pas forcément une mauvaise affaire . Certains, ont pu éviter ou retarder un départ en transport et

parfois une mauvaise affectation .

Même sujet d'étonnement, les séances de douches en pleine nuit, à l'autre bout du camp, avec retour dans des vêtements sales et humides, pour coucher sur des paillasses non désinfectées, avec une couverture (quand il y en avait) pleine de parasites ! personne ne se posait de question, et pour cause, toujours subir sans rien dire !

Réfléchissant à toutes ces brimades organisées, je partage l'avis de certains narrateurs de l'univers concentrationnaire : il y avait toujours dans les situations les plus diverses, un côté "KAFKAÏEN" . Dans toutes ces mesures dégradantes et vexatoires, on retrouvait des aspects grotesques et saugrenus, et l'ensemble baignait dans une atmosphère étrange de folie, parfois meurtrière, et devant cet état de choses insensées, nous pouvons penser, que là, les limites de l'ineptie et de l'absurde ont été dépassées .

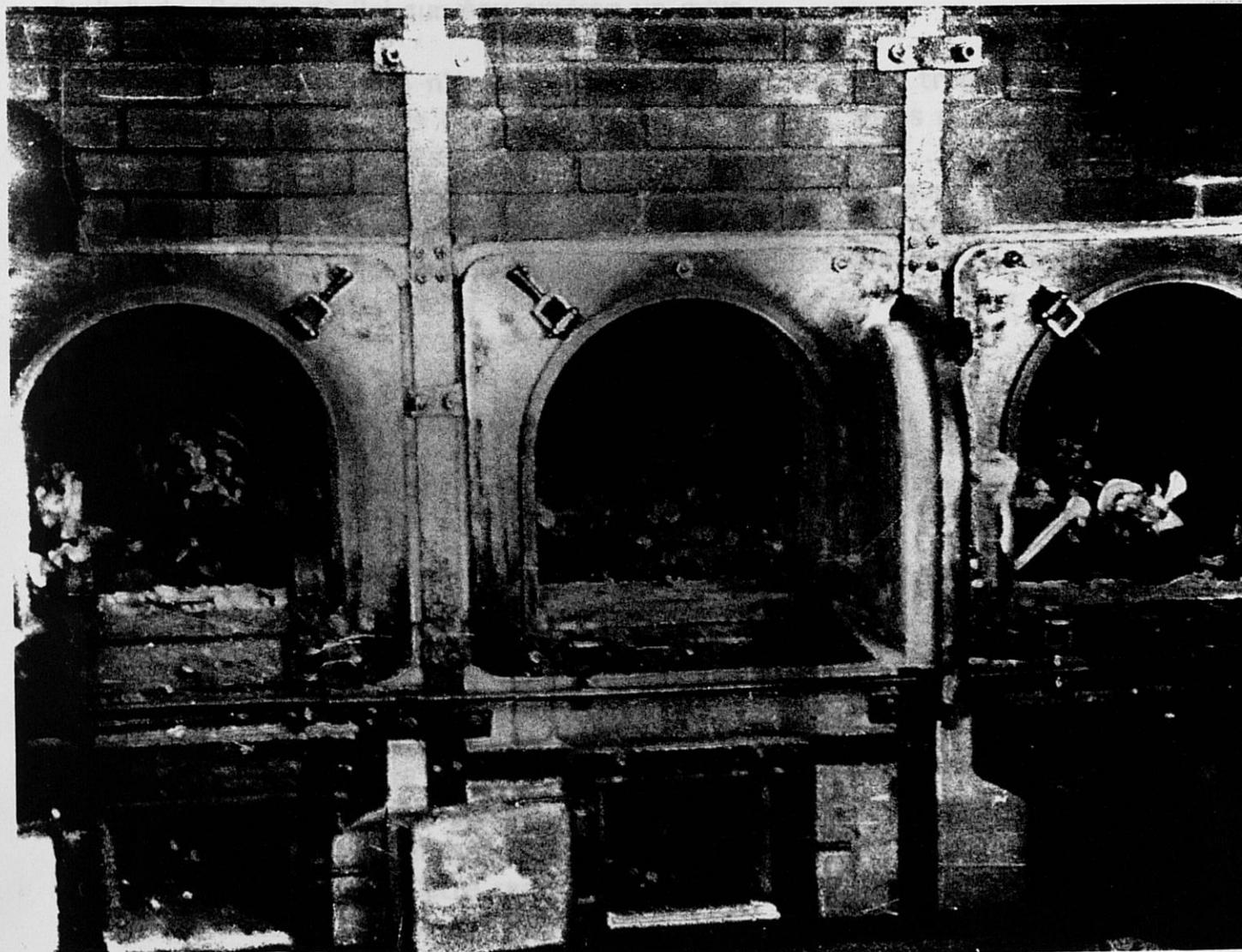
Je ne connaissais que quelques bâtiments dans le camp, notre seul repos étant le dimanche après-midi, et malgré le manque de sommeil, je réservais quelques moments à la visite des amis dans les autres blocks, il y avait des Français et des Belges dans les blocks 10-14-26-31-34-et 38, au block 26 où "résidait", mon ami Bertrand MAUDUIT, que je voyais souvent, le BLOCKALTESTER (Chef de Block), était très fort, plutôt obèse, c'était une chose surprenante et paradoxale en ce milieu de privations, cette singularité inconvenante me choquai . Je revois très bien le personnage ! .



LE REVIER DE BUCHENWALD (Hopital)

"Un mois dans l'antichambre de la mort"

Au printemps 1944, je fus admis comme dysentérique dans une grande salle du "REVIER", un grand hangar de bois d'environ 50 mètres sur 10, probablement une ancienne écurie de l'armée Allemande, avec à l'intérieur des châlits en bois à deux niveaux, ceci de chaque côté de ce baraquement, le couchage est rudimentaire, des paillassons faites de sciure de bois et une couverture. Je n'ai connu que cette



Je revois mon voisin de lit, D... du Pays de Loire, atteint d'une grave maladie pulmonaire, revenant grelottant des toilettes l'vert et décomposé, titubant, véritable squelette ambulante, l'oeil hagard, avec sa boîte de conserve dans laquelle il crachait à intervalles réguliers. En quelques jours ne pouvant plus se lever, c'est à moi, plus

LE REVIER DE BUCHENWALD (Hopital)

"Un mois dans l'antichambre de la mort"

Au printemps 1944, je fus admis comme dysentérique dans une grande salle du "REVIER", un grand hangar de bois d'environ 50 mètres sur 10, probablement une ancienne écurie de l'armée Allemande, avec à l'intérieur des châlits en bois à deux niveaux, ceci de chaque côté de ce baraquement, le couchage est rudimentaire, des paillasses faites de sciure de bois et une couverture. Je n'ai connu que cette "salle" du Revier où j'ai survécu environ un mois.

L'admission n'était pas facile, les malades pas trop touchés et les moribonds étaient tous refoulés. Enfin, après plusieurs jours d'attente et de visites médicales, je suis "hospitalisé". La fièvre et les diarrhées répétées me donnent le droit d'entrée et j'aurai le droit de sortir: si, dans cette désespérance qui est la mienne, je refuse l'idée d'abandon de résistance, et, la tentation de me laisser aller, si j'ai la volonté de survivre, l'ambition de revoir les miens, alors, tout sera possible, et l'espoir me fera vivre.

D'abord il faut avaler cette bizarre soupe d'orge non salée et manger du charbon de bois (fabriqué sur place). Cette médication peut paraître dérisoire mais s'est avérée efficace en ce qui me concernait.

De ma position près de l'entrée de la salle, et sur le châlit supérieur, j'ai pu observer tous les mouvements, et allées et venues de cet incroyable mouvoir. Les médecins et infirmiers, des vrais, depuis l'arrivée des Français et autres Européens de l'Ouest, sont capables de dévouement et de charité, impensables, mais bienvenus en ces lieux maudits, Malgré la mauvaise qualité des soins, et le manque cruel de médicaments, des prodiges ont été réalisés par ces hommes; Je revois cet infirmier, Luxembourgeois, me disant et insistant "tu manges ou tu crèves". Cette recommandation était directe, elle peut sembler brutale, mais tellement réaliste et vraie, il n'y avait pas d'autre solution.

Je revois mon voisin de lit, D... du Pays de Loire, atteint d'une grave maladie pulmonaire, revenant grelottant des toilettes ! Vert et décomposé, titubant, véritable squelette ambulante, l'oeil hagard, avec sa boîte de conserve dans laquelle il crachait à intervalles réguliers. En quelques jours ne pouvant plus se lever, c'est à moi, plus

valide, qu'il demandait d'aller vider son vilain crachoir tout débordant. Cette corvée peu ragoutante, je l'ai faite sans réserve, sans obligation mais considérant tout simplement comme normal de l'aider, bien sûr, modestement, sans aucun moyen, seulement quelques paroles d'un maigre réconfort . Il est mort pendant mon sommeil, au matin après lui avoir retiré sa chemise, son numéro matricule a été inscrit au crayon d'aniline sur une de ses cuisses, ceci pour permettre aux scribes du crématorium d'enregistrer son décès par arrêt du coeur .

Pendant un mois de mon séjour j'ai vu crever beaucoup de détenus . Ce verbe crever peut choquer certains, on le réserve aux animaux et aux plantes, mais dans ce cas précis le mot mort est bien trop doux . Nous ne sommes pas dans des circonstances de fin de vie normale; sur ce sujet, on aura tout dit, tout écrit, visions d'enfer, apocalyptiques ou dantesques, sûrement, mais la plupart du temps ces malheureux mouraient seuls, tout seuls, parfois auprès d'un ami, mais très rarement. J'ai vu donc partir des dizaines d'hommes de dysenterie, de tuberculose, de cancer, d'érysipèle, d'oedèmes de toutes sortes, et de bien d'autres misères . Tout ceci dans une atmosphère indescriptible, avec jusqu'à minuit de la musique surtout militaire et martiale, accompagnant dans la pénombre des appels tragiques ainsi que les râles des malades et des mourants. A cet environnement s'ajoutait le peu d'éclairage et des odeurs bizarres, effluves indéfinissables, relents mélangés de déjections de toutes sortes et de chlore ou de crésyl ; cinquante ans après ces miasmes, je les ai encore dans le nez. Voilà pour l'ambiance , il y a aussi l'environnement, et la promiscuité .

Après le départ de D... de Tours, mon nouveau et plus proche voisin est un Russe qui ne restera que 48 heures, mal lui en a pris de me voler une boîte de Métha (alcool solidifié) que j'avais reçu dans un colis que m'avaient expédié mes parents. (ils connaissaient mal nos besoins) . Au matin la boîte était vide, à terre, et le Russe raide mort . Je pense qu'il a été cruellement puni de son petit larcin, par contre mon nouveau voisin, admis pour les mêmes raisons que moi, était un homme charmant et cultivé . Juif d'origine Hongroise, il se nommait STERN, avait peut-être quarante ans et était reporter photographe au "Soir de Bruxelles . Nous avons beaucoup parlé, lui surtout, il était très disert, aussi, pour le remercier de sa gentillesse je lui ai donné un morceau de sucre; suprême récompense étant donné la rareté de la chose .*.Il sortit du Revier en même temps que moi . Quinze jours environ s'écoulaient et je vois venir dans mon block (le 14) mon ami photographe, qui, reconnaissant, à ses yeux, de mon inestimable cadeau, m'apportait un pull-over, je ne lui ai pas demandé comment il s'était procuré ce

précieux présent, qui m'a tant réchauffé le coeur et le corps . Le souvenir de ce moment m'apporte chaque fois une grande émotion, je n'ai plus revu mon ami .

Sur la paille en dessous de moi, un Tchèque mourut d'un cancer à l'abdomen, dans d'atroces souffrances . Que de douleurs et d'appels déchirants pour ce Français, un grand gaillard d'environ 35 ans, mort d'un oedème de la face (je pense) ! Un Italien arrive un soir dans un piteux état, c'était paraît-il un voleur récidiviste . Des infirmiers que je ne connaissais pas lui ont fait une piqûre qui lui fut fatale. Je pourrais allonger la liste de ces malheureuses victimes d'un assassinat collectif organisé dans ses formes les plus cruelles .

Pour lutter contre la fièvre, j'ai vu appliquer une méthode qui m'était inconnue . Pour faire descendre la température, certains malades étaient enveloppés dans des linges glacés, je n'ai pas su si cela était efficace, mais je très fus surpris .

Ce minable état de misère physiologique et morale est le résultat de différentes causes accumulées ; un surmenage intensif sans repos ou sommeil réparateurs, une famine permanente comme organisée, les sévices de tous ordres, le froid, qui a fait beaucoup de dégâts (en Mars 1944 -31°). Impuissants comme devant un cataclysme et cette mort qui rôdait partout, frappant inexorablement jeunes, adultes, et vieillards . Il fallait donc essayer de survivre dans l'angoisse de cet encombrement et de la promiscuité qui favorisait la propagation de toutes sortes de maladies, des plus bénignes aux plus graves. Alors faut-il croire au destin ? tragique pour certains, fatal pour d'autres ? Il y avait peut être une bonne étoile pour moi, pour me permettre de sortir de cet enfer de quinze mois d'une existence toute faite d'absurdité, de férocité, de déchéance et de dégradation voulues et organisées .

Quelques semaines après ma sortie du Revier, au grand étonnement de mes camarades de misère, voici leurs réflexions, " on te croyait mort" ! je me suis présenté à nouveau à l'infirmier, j'avais des plaies purulentes sur les jambes, peut-être une pellagre ou un érysipèle, je n'ai jamais su, mais sûrement provoqué par une avitaminose . Je fus traité avec une pommade jaune, à base de soufre, et comme pansements des bandelettes de papier qu'un imbécile de soi-disant infirmier (pas Français), un vrai sadique (sûrement une exception en cet endroit paradisiaque !!) m'arrachait à chaque visite pour mes soins, et ceci, malgré mes gémissements . Résultat: le mal

empirait, cela ne pouvait continuer, A cette époque, je travaillais de nuit au déchargement de wagons, je décidais de dormir le jour dans le petit bois près du Revier (pas d'herbes pas d'oiseaux) les jambes au soleil . La période était favorable, et en deux ou trois semaines je n'avais plus que des cicatrices, toujours ma bonne étoile je pouvais y croire après ce résultat .

Je vous raconte ce que j'ai vécu, voici ce que j'ai lu :

Ceci est un extrait de la "Pathologie de la Déportation" écrit par le professeur Charles RICHET un des médecins Français du Revier, à qui nous devons beaucoup . Arrivé à BUCHENWALD le 24 Janvier 1944 dans le même convoi que mes camarades du C.N.D ainsi que votre narrateur .

<< Il y avait d'excellents médecins et chirurgiens à BUCHENWALD, Français et Tchèques, qui, avec un matériel à peu près convenable, et pourtant, une simple pleurésie purulente, après pleurotomie, entraînait une mortalité de 75% . Le traitement médical était, il est vrai, très déficient . Pas de sulfamides, et diététique négative, pour les opérations, impossibilité de préparer les malades presque toujours opérés à chaud, une cause de gravité de toute maladie fut l'absence de moyens thérapeutiques, car il y avait un nombre trop faible de lits, et une rareté extrême des médicaments utiles..

L'hôpital ! était fait pour un camp de 6.000 hommes; en 1943-45 on doubla le nombre de lits, mais il y avait sept fois plus de déportés . Pas de laboratoire, une installation radiologique et un matériel de pansement médiocres . Avec seulement 2.500 lits en 1945, alors qu'il en aurait fallu 10.000, c'est à dire que le médecin devait refuser l'entrée des malades mourants, car ils prenaient la place des malades qui pouvaient encore être sauvés . Il ne pouvait non plus hospitaliser les malades légèrement atteints puisqu'ils pouvaient guérir tout seuls . Il devait faire sortants les malades avant guérison, complète . Conduite bien peu reluisante que nous, médecins, suivîmes spontanément, sous la poussée des événements, elle était en apparence la seule logique, cependant moralement discutable.

Le Professeur RICHET poursuit: deux mots résument les troubles observés chez 99% des Déportés "insuffisance alimentaire"; la dépense moyenne d'un déporté travaillant douze heures par jour en hiver et mal vêtu est de 4.000 calories, or en 1944 la ration était de 1.750 calories et en 1945 de 1.050 . Une ration quotidienne de 1500 à

1800 calories amène la mort en quelques semaines. Les conséquences de cette sous-alimentation furent désastreuses et à la base de cette mortalité élevée. Laissons parler les chiffres:

Sur un effectif moyen de 40.000 détenus à BUCHENWALD:

Janvier 1945 = 2.000 morts

Février 1945 = 5.400 morts

Mars 1945 = 5.620 morts

Soit 13.000 "STUCKEN" (morceau ou simple objet) disparurent en trois mois, les chiffres d'Avril 1945 furent largement dépassés. Ch. Richet.

Si certains pensent que le régime alimentaire, un peu supérieur du personnel soignant était un privilège . Je pense que ce mince avantage était bien mérité, surtout si on le compare aux prérogatives que s'octroyaient les chefs de blocks, les kapos, les lagerschutz (policiers de camp) et bien d'autres personnages chargés à l'intérieur du camp, de direction et de répression, il leur a permis, ce modeste avantage, de tenir le coup dans l'incroyable situation qui était la leur, et, il faut bien le dire, ces hommes sans arme, dans un combat inégal de tous les instants, ont parfois réalisé des prodiges... Merci à ces médecins de l'impossible à qui je dois, en partie de pouvoir écrire ces lignes aujourd'hui .

* Du 17 Février 1944 au 31 Juillet 1944 mes parents m'ont expédié 40 colis, soit 8 colis par mois, plus une dizaine payés à la Croix Rouge, ces derniers après la libération de la France . Au grand maximum j'ai reçu 10 colis, qui à l'arrivée sont passés en différentes mains pour " CONTROLES ": S.S, autorité intérieure du camp, chef de block, et enfin, remis au destinataire, ouverts et très allégés, chacune des "autorités" prenant au passage ce qui aurait pu être nuisible à ma santé :conserves, sucre, chocolats, biscuits, cigarettes, etc .

Comment exprimer ma reconnaissance à ma famille, pour cet effort de soutiens physique et moral ? Que de privations pour les parents en ce temps de guerre, surtout qu'en plus d'un déporté, nous avions trois prisonniers de guerre !

incendiaires. Avec mon camarade X jeune communiste de Saint Nazaire (je ne me souviens plus de son nom), nous avons eu chaud, très chaud.

LE BOMBARDEMENT du 24 AOUT 1944

Nous nous sommes réfugiés du bois pour chercher un endroit plus sûr. Cette belle journée d'été, fut une journée cafardeuse comme d'habitude, mais doublée d'horreurs et de souffrances qui venaient s'ajouter à un quotidien, déjà difficile à vivre.

Chaque fois qu'une alerte aérienne était signalée, nous restions sur place, dans l'usine, et la menace d'un bombardement me rendait pessimiste. Or, depuis peu de temps les S.S nous parquaient dans un petit bois à proximité des ateliers, sûrement pas par charité, mais plutôt pour conserver le matériel humain, qu'un éventuel bombardement, les en aurait privé.

Vers midi, alerte ! Nous suivîmes la consigne: se réfugier dans le petit bois. Soudain un vrombissement de moteurs inhabituel à nos oreilles... Les avions semblaient voler à une altitude plus basse que lors de leurs autres passages, et tout de suite un bruit, un chuintement continu, telle une grosse averse de pluie, c'était bien une averse, mais de bombes, incendiaires d'abord, ensuite les explosives annoncées par un sifflement caractéristique.

Tout de suite ce fut le drame, la première vague lança des bombes au magnésium, (j'ai appris plus tard) des tubes exagonaux de cinq centimètres, sur environ cinquante centimètres de long, qui développaient à l'impact, paraît-il 3000 degrés. Je le crois, car nous étions dans une épouvantable fournaise. Des 200 détenus que nous étions, plus de 50 périrent carbonisés dans ce petit bois transformé en une gigantesque rotissoire. Les corps calcinés, rapetissés, étaient méconnaissables, et pour corser le drame, des S.S Ukrainiens, nous tiraient dessus. Plusieurs de nos camarades furent tués ou blessés, par ce geste inqualifiable et incompréhensible, peut-être de panique ou d'affolement, de la part de ces primaires, doublés certainement d'une incurable imbécillité.

La frayeur régnait aussi parmi les bagnards. Bien sûr, il était difficile de garder la tête "froide" dans cette atmosphère surchauffée ! J'ai vu des hommes, pris de terreur, courir dans tous les sens, en hurlant et gesticulant, comme cherchant à se dérober de cette monstrueuse grillade, digne du diable; certains dont j'ai fait parti, et malgré une trouille mémorable, sont restés calmes, debout le long des arbres, protégés par les branches maîtresses qui déviaient les bombes.

incendiaires. Avec mon camarade X jeune communiste de Saint Nazaire (je ne me souviens plus de son nom), nous avons eu chaud, très chaud .

Nous nous sommes éloignés du bois pour chercher un endroit plus calme, mal nous a en prit, la deuxième vague de bombardiers alliés largua des bombes explosives . Alors là, comme nos ancêtres, j'ai cru que le ciel nous tombait sur la tête . Un tonnerre incroyable, à vous briser les tympans; seul refuge une petite tranchée peu profonde, dans laquelle je me jetais . Quelqu'un était déjà couché là, près de moi, l'homme était sans vie, je restais dans mon trou, près du cadavre de ce malheureux, au milieu de cet orage de feu, dans le vacarme assourdissant des explosions, produisant des éclairs, véritable feu d'artifice, avec des retombées de terre et de pierres, il y avait aussi de la fumée, beaucoup de fumée noire et épaisse; et soudain, à quinze mètres de moi, sur une proéminence, dans un nuage, une apparition, j'ai cru voir le diable ! Un S.S que je connaissais de vue, mais pas de nom, se tenait debout, droit et raide dans cet ouragan de feu . Il ne se protégeait pas, son attitude était arrogante, comme s' il dominait la situation . Bravoure ou inconscience ! Je ne sais pas, ce personnage long et sec, serré dans son uniforme, était peut-être le satan de l'Apocalypse, ou, GOETHE hantait-il encore ces lieux, faisant, comme dans la légende, apparaître Méphisto au vieux Faust ! Mais effaçons vite de notre pensée cette comparaison futile, par considération pour l'endroit et les événements dramatiques qui s'y sont passés, et malgré le temps écoulé cette vision irréaliste et fugitive, me reste et restera longtemps en mémoire . Un matin au passage de la tour, ce S.S m'avait asséné un violent coup de trique sur la tête, mes cheveux avaient-ils repoussé trop vite ?

Et l'orage se poursuivait, les minutes furent longues , interminables, il y eut quatre vagues de bombardiers . Contrairement au S.S dont je viens de parler, mon attitude sans être indigne, n'était pas brillante . Je restais blotti dans mon trou, la peur au ventre, d'être tué ou blessé, et toujours près de ce cadavre, le cauchemar n'en finissait pas .

De mon poste d'observation, je voyais à environ 20 mètres, face à moi, un monument en granit de 8 mètres de long sur environ 2 mètres 50 de haut, représentant un aigle surmontant une croix gammée; une bombe, sûrement d'un gros calibre, est tombée derrière le monument . Alors, j'ai assisté à quelque chose d'inoubliable, j'ai vu l'ensemble du monument à la gloire du régime Hitlérien, monter d'environ un mètre, et le devant retomber vers moi, se brisant, dans un

nuage de poussière, et une pluie de terre et de cailloux, dont je reçus ma part . Heureusement, j'étais indemne, mais encore une fois quelle peur.! Dans cette tempête, ce fracas de tonnerre, cette chaleur suffocante, cette fournaise où l'air est irrespirable, malgré tous ces morts, toutes ces souffrances, et le danger encouru, le souvenir de ce spectacle hallucinant, me procure encore aujourd'hui, une joie indicible .

Pour méditer sous cet arbre, qui servit de plan aux S.S. Nazi, dans les premières années de la création du camp de Buchenwald, la légende disait, "Quand Ce monument détruit, était-il le signe annonciateur de l'anéantissement de l'Allemagne Nazie : probablement, mais la relation est troublante !

Dans le ciel, des nuages énormes de fumée noire, cachai le soleil, nous étions dans une pénombre qui persistera jusqu'au soir. Avec mon camarade de Saint Nazaire, nous avons relevé les blessés, qui étaient mis sur des charrettes, beaucoup ne survécurent pas, membres arrachés, ventres ouverts, brûlures graves . Ce n'était qu'appels et gémissements, l'horreur du champ de bataille, le chaos, et son cortège de misères, de souffrances et de douleurs . Après les blessés, nous avons ramassé les morts, le bilan était très lourd, 450 morts 2000 blessés, du coté SS et civils 200 morts et 500 blessés.

Quelques bombes tombèrent sur le camp, touchant par endroits : cuisines, services administratifs, et de l'habillement . La clôture du crématoire, fut également endommagée laissant voir dans la cour d'impressionnantes piles de cadavres. En dehors du camp, les services administratifs des S.S flambaient . Le garage détruit avec voitures et matériels, les casernes épargnées, sauf 2 ou 3 bâtiments, par contre les grands halls des usines sont rasés, sauf un, et tous les stocks sont détruits .

Si ce bombardement fut une épreuve supplémentaire à notre lot commun, sur le plan stratégique ce fut une réussite . Cette opération apparemment bien préparée avait pour objectif principal , les usines d'armements, opération délicate, les usines jouxtant le camp . Hélas il y eut des victimes, mais ce raid aurait pu être plus meurtrier, sans l'habileté, et les capacités des aviateurs Alliés .

En moins d'une demi heure, les quatre vagues de bombardiers avaient porté un rude coup à l'effort de guerre Nazi, et il faudra plusieurs mois pour reconstruire ces importantes unités de production .

Au cours de cette terrible journée, un autre présage se manifesta, mais qui ne devait se réaliser que huit mois plus tard : "L'anéantissement de l'Allemagne de Hitler" . Dans le camp, il y avait un chêne plus que centenaire, appelé chêne de GOETHE, le grand homme qui détestait et redoutait les fanatiques, venait, paraît-il dans cette forêt, pour méditer sous cet arbre, qui servit de gibet aux S.S, ceci, dans les premières années de la création du camp de BUCHENWALD, la légende disait, "Quand le chêne de GOETHE mourra, ce sera l'écroulement du peuple Allemand" le chêne brûla ce 24 août 1944 et fut abattu . L'anecdote, est troublante !

Certains profitèrent du désarroi général pour s'évader, faire prendre . Nous avons même la corde et la pierre, pour boucher ces trous furent repris, il n'y eut, paraît-il, pas de sanctions ?

Ces grands travaux terminés, il fallait à nouveau donner l'impression de bien participer à la reconstruction de l'usine . Nous avons donc constitué un petit kommando, de triage, de vis et clous . Assis, à l'abri dans une sorte de cave, nous remélangions régulièrement la tout après triage . Nous étions bien installés dans ce bazar improvisé. Nous, nous racontions des histoires de toutes sortes, et notre ami Bertrand MAUDUIT, nous récitait des vers et nous parlait de romans célèbres. Grâce à son érudition en littérature et à sa prodigieuse mémoire, nous avons vécu quelques moments d'évasion, bienvenus en ces lieux et ces jours de misères . (Bertrand était le petit fils de Joseph BEDIER académicien Français, bien connu pour ses travaux sur le MOYEN-AGE, le père de Bertrand est mort à BUCHENWALD).

De temps en temps un S.S ou un Maester (contremaître civil), passaient . Ils ne nous surprenaient pas, et trouvaient des hommes, remuant des caisses, s'engueulant pour donner plus de sincérité à leurs travaux; toujours la comédie ! Mais notre activité n'était pas comparable à celle d'une ruche, en vérité nous étions incontrôlables; jusqu'au jour où l'on nous classe, avec fracas, de notre atelier improvisé, où nous vivions dans un semblant de quiétude . Il

APRES LE BOMBARDEMENT

Sans parler de débandade, il y eut après cette terrible journée, une sorte de laisser-aller . Les Nazis contrôlant difficilement la situation, pendant quelque temps nous avons profité et abusé de cet état de choses . Nous étions 8, camarades tous Résistants et Communistes Résistants, restant affectés à l'usine GUSTLOFF, nous avons constitué un kommando pour participer au déblaiement, nous fûmes très actifs pendant cette période de plusieurs semaines . Nous avons comblé les excavations faites par les bombes, en poussant dedans tout ce qui était récupérable : machines-outils, petits matériels, des caisses entières de forets etc . Il fallait faire très vite, et ne pas se faire prendre . Nous avons manié la pelle et la pioche, pour boucher ces entonnoirs, comme de vrais professionnels consciencieux. C'était là notre attitude, en présence de nos gardiens, quand ils nous surveillaient; étaient-ils dupe de notre ardeur exagérée ? Je ne sais pas, mais nous n'avons jamais eu de reproches . A nous voir, notre simulation était comparable à un volontariat que nous n'avions pas dans l'esprit, et personne ne peut en douter .

Ces grands travaux terminés, il fallait à nouveau donner l'impression de bien participer à la reconstruction de l'usine . Nous avons donc constitué un petit kommando, de triage, de vis et clous . Assis, à l'abri dans une sorte de cave, nous remélangions régulièrement le tout après triage . Nous étions bien installés dans ce bazar improvisé. Nous, nous racontions des histoires de toutes sortes, et notre ami Bertrand MAUDUIT, nous récitait des vers et nous parlait de romans célèbres. Grâce à son érudition en littérature et à sa prodigieuse mémoire, nous avons vécu quelques moments d'évasion , bienvenus en ces lieux et ces jours de misères . (Bertrand était le petit fils de Joseph BEDIER académicien Français, bien connu pour ses travaux sur le MOYEN-AGE, le père de Bertrand est mort à BUCHENWALD).

De temps en temps un S.S ou un Maester (contremaître civil), passaient . Ils ne nous surprenaient pas, et trouvaient des hommes, remuant des caisses, s'engueulant pour donner plus de sincérité à leurs travaux; toujours la comédie ! Mais notre activité n'était pas comparable à celle d'une ruche, en vérité nous étions incontrôlables; jusqu'au jour ou l'on nous chassa, avec fracas, de notre atelier improvisé, où nous vivions dans un semblant de quiétude . Il

fallut donc revenir à la réalité .

Nous ne fûmes pas longs à retrouver une autre sinécure, mais là, nous n'étions plus à l'abri . Nous décrottions des briques, dont la plupart terminaient leurs usages dans les trous de bombes qui restaient à combler . Quand nous avions froid, à deux, nous transportions des tubes ou de "petites" barres de fer, que nous ramenions à notre point de départ . Nous formions une belle brochette de "tire-au-cul", et nous n'étions pas les seuls à peaufiner le travail des aviateurs alliés, jusqu'au jour où tout rentra dans l'ordre . Nous avons profité et abusé de la situation un bon bout de temps .

Pour notre petit groupe, la fraternité existait vraiment, des affinités s'étaient créées, malgré la diversité de nos extractions sociales, et de nos opinions, nous ne subissions ni pression, ni influence politique quelconque, nous vivions dans l'attente d'un éventuel, et peut-être heureux dénouement . Nous vivions en dehors de tout ce qui pouvait se tramer, en haut lieu, en bien ou en mal .

Jusqu'en 1943, le camp était dirigé intérieurement par les triangles verts . Ces serviles voyous qui exerçaient sur les détenus une impitoyable et ignoble dictature . Petit à petit les communistes Allemands les remplacèrent aux postes clés . Ces nouveaux maîtres représentaient l'autorité déléguée par les S.S, mais aussi, une véritable puissance occulte, faisant la pluie et le beau temps . Dans l'organisation intérieure du camp, leur administration quoique peu clémente n'était pas comparable à la domination impitoyable exercée pendant des années par les triangles verts (droits communs) . Les vieux détenus en avaient des souvenirs atroces .

Les communistes Allemands accueillirent les communistes Français en leur sein . Ces derniers bénéficièrent de protections et d'avantages, cependant certains détenus qui n'étaient pas de la même obédience, bénéficièrent, également de ces privilèges, mais je n'en connais pas les raisons . Furent-elles humanitaires ou politiques ? Je ne saurais répondre à cette question . Le premier devoir des autorités communistes était de protéger leurs camarades, de même pensée, mais parfois au détriment des autres . S'ils ont rendu de grands services, il y eut aussi des injustices ! Comment aurions-nous procédé à leur place ? il est bien difficile de les juger .

De toute façon, il faudra donner satisfaction aux S.S, leur livrer en temps voulu, le nombre de stucks exigés, pour alimenter

la demande de main-d'oeuvre, et assurer les transports dans les kommandos, à la finalité très incertaine, ou fournir des cobayes pour ce terrible block 46 tant redouté, (Service des expériences médicales) d'où l'on ne sort que pour être chargé sur la charrette infernale, destination le crématorium : c'était là, le sort de ces malheureux témoins gênants .

Ce qui peut paraître surprenant dans ces bagnes, ce sont les énormes différences sociales, comme dans la plupart des sociétés, il y a ceux qui sont au sommet de la hiérarchie, et ceux qui sont en bas de l'échelle, en passant par tous les intermédiaires, ayant des postes importants, d'administrations, de distributions ou de répressions . Viennent ensuite les classes de travailleurs, plus ou moins bien nantis selon les kommandos . En dernier, les plus malheureux, ceux que certains ont appelé le "peuple de l'abîme": ils n'ont pratiquement aucune chance d'en sortir : inutilisables ! Ils sont parqués dans l'attente de la mort, au petit camp, certains sous des tentes, d'autres dans des baraques pourries, dénommées , quel euphémisme " REVIER" (infirmerie) .

A BUCHENWALD, l'ordre règnait, mais aussi l'angoisse et la peur . Ce despotisme exercé au nom d'une doctrine totalitaire, fait de nous, de véritables esclaves, tous nos actes, et notre subsistance sont réglés, mesurés, et imposés au gré et à la volonté de nos "maîtres", tout cela sans limites dans le temps et dans l'oppression .

L'hiver approchait, nous le redoutions . Pour moi ce serait le deuxième, et avec tous mes amis je partageais cette appréhension, car il faut dire que tous ces mois difficiles que nous avons vécus et les états différents de souffrance que nous subissions en permanence, pesaient fortement sur notre corps et sur notre esprit, et ce dernier pouvait en être très altéré . Aussi pour nous protéger de cela, il faut se construire un rempart, une sorte de carapace qui nous préservera peut-être des agressions physiques et morales aux-quelles nous sommes continuellement soumis ?

Notre vie d'alors n'est faite que d'habitudes passives . Nos gestes sont de l'automatisme, et cette attitude, n'est, ni de l'inertie, ni de l'indifférence, elle est motivée par les circonstances, mais, a aussi pour effet de diminuer l'intensité de nos sensations, sans pour cela entamer notre conscience . Mais attention, nous devons être vigilants, car le temps passe, et nos corps s'affaiblissent . Pour tenir, il faut faire face, aux adversités de toutes sortes, présentes, et à

venir. ; .

LES FANTIONS

Au départ de notre engagement, il y avait plusieurs motifs : la Patrie, l'honneur, le devoir de citoyen, maintenant s'ajoutent des sentiments divers : la crainte du danger, l'amour de la vie, la pensée de revoir les siens . Tous ces motifs sensibles accumulés, vous donnent une raison, une force nouvelle de détermination, et une volonté de luttés constantes . Mais que d'obstacles à franchir avant d'atteindre le but final ! Hélas, nous sommes dans un monde à part, où le résultat ne dépend pas que de nous, les actes que nous vivons et que nous allons vivre, sont marqués par cette fatalité qui règne sur nos grandeurs, mais aussi sur toutes nos misères, d'elle aussi dépend notre liberté: ce grand principe de la dignité humaine .

Dans cette vie de souffrances et de privations, il n'y a pas de place dans notre esprit, aux sentiments d'un ordre supérieur, de ces plaisirs calmes et purs de la pensée; à contempler la vérité; à chercher le vrai; à créer le beau; loin de nous les extases et le ravissement des plaisirs du corps et de l'esprit et la sérénité qu'ils procurent . La cruelle vérité est toujours là, dans toute sa laideur . Il faut se replier sur soi-même, croire aux miracles, et penser comme ROUSSEAU, " que les chimères sont les dernières ressources des malheureux" . Mais ce ne sont là que des états d'âmes, qui n'apportent rien au problème et ne l'améliorent pas; il reste entier .Toutes ces vicissitudes et rancoeurs accumulées nous font douter qu'un dénouement heureux puisse avoir lieu . Nos chances d'en sortir restent bien faibles . Car hélas ! Nous sommes toujours dans l' incertitude et l'inquiétude . Malgré tout, nous devons croire en notre existence, et en notre liberté, c'est une question de volonté, ce pouvoir neutre et indépendant qui nous appartient, car, si on peut nous contraindre dans nos actions, dans notre volonté : jamais !.

aurait pu tel être fatal, le destin en fut autre . Aujourd'hui notre vie est un homme marqué dans sa chair et son âme, par toutes les souffrances physiques et morales qu'il a endurées . Il était le seul Français dans ce kommando de plusieurs centaines de détenus, et

LES PUNITIONS

" Celui qui n'a pas mangé son pain arrosé de ses larmes; celui qui n'a pas passé de tristes nuits assis sur sa couche en versant des pleurs, celui là ne vous connaît pas , ô puissances célestes ! "

(GOETHE)

Un dimanche matin, faisant preuve de mauvaise volonté, je décide de rester au block pour dormir, la veille l'appel s'était terminé tard . Dans la matinée mon numéro matricule est appelé à la tour . Je monte sans me hâter, mais pas rassuré du tout, car en principe, dans mon cas, c'est 25 coups sur les fesses à plat ventre sur le chevalet, tout de suite et sans me demander d'explication, c'est fait l'engueulade, par habitude j'en compris le sens, le S.S qui semblait être le responsable du poste, m'a frappé violemment à coups de "goumi" sur le bas du dos, sans me faire baisser le pantalon, les autres riaient . Je ne reçus qu'une dizaine de coups, plus un magistral coup de pied dans le postérieur pour me chasser . Je rentrais discrètement, mais doucement au block, l'état de mon bas de dos endolori, sans être grave, me faisait souffrir . Il faut ajouter que les graisses et les muscles qui nous manquaient, auraient pu servir d'amortisseurs à nos pauvres "fesses de coqs" !

Pourquoi cette mansuétude de la part de ce rustre ? était-il de bonne humeur ? ou pressé ? avait-il des instructions de ménager les détenus travaillant dans les usines ? Si la punition avait été celle que j'attendais, j'aurais eu beaucoup de mal à me déplacer . Ou bien ce dimanche ce S.S faisait-il sa B.A, j'en doute, et ne pense pas que cela existait dans ce milieu féroce et sanguinaire . Je craignais et fuyais les bastonnades, aussi, n'étant pas masochiste . Sagement je n'ai plus refait l'usine buissonnière, mais quelle imprudence de ma part ! Encore cette fois bien tiré, peut-être la "Baraka" ?

Mon camarade de réseau Bernard PETIT, du block 14, matricule 43231 a essayé lui aussi de jouer les "tire-au-flanc", il a tenu plusieurs jours, mais moins chanceux que moi, il s'est retrouvé dans un kommando forestier près du camp . Il pense avoir été dénoncé; son calvaire a duré plus de cinq mois, et c'était l'hiver ! Le châtement aurait pu lui être fatal, le destin en fut autre . Aujourd'hui notre ami est un homme marqué dans sa chair et son âme, par toutes les souffrances physiques et morales qu'il a endurées . Il était le seul Français dans ce kommando de plusieurs centaines de détenus, et

personne pour l'en sortir, car, comme beaucoup d'autres, il ne bénéficiait d'aucunes protections politiques, occultes ou autres !

Certains de nos garde-chiourmes agissaient comme des excités permanents, et s'ajoutait parfois l'intempérance, ils devenaient d'ignobles soudards . Qui, n'a pas connu à BUCHENWALD "Pied de vigne", surnom donné par les Français à un petit sous-officier S.S, célèbre par ses excès de violences ? A part sa dégaine de comique troupiervivrogne, et son allure débonnaire, ce personnage grotesque, mais dangereux, avait des moments de folie et de déchaînement imprévisibles, alors, il était prudent de ne pas être sur son chemin ou aux alentours, vous comprenez pourquoi il était la risée de tous .

Outre la punition collective et permanente, qui est le fait d'être privé de liberté, il y avait les punitions particulières qui allaient de la bastonnade à la pendaison, en passant par les tortures, et le séjour dans le "BUNKER", où régnait en maître absolu un certain Martin SOMMER, véritable bourreau . Il aurait, de ses mains, assassiné plus de cent détenus en quelques mois, pendant ou étranglant ses victimes après les avoir torturées . Il dépassait dans la sauvagerie et la bestialité tous ses collègues, ceux-ci comparés à lui faisaient figure de pâles comparses .

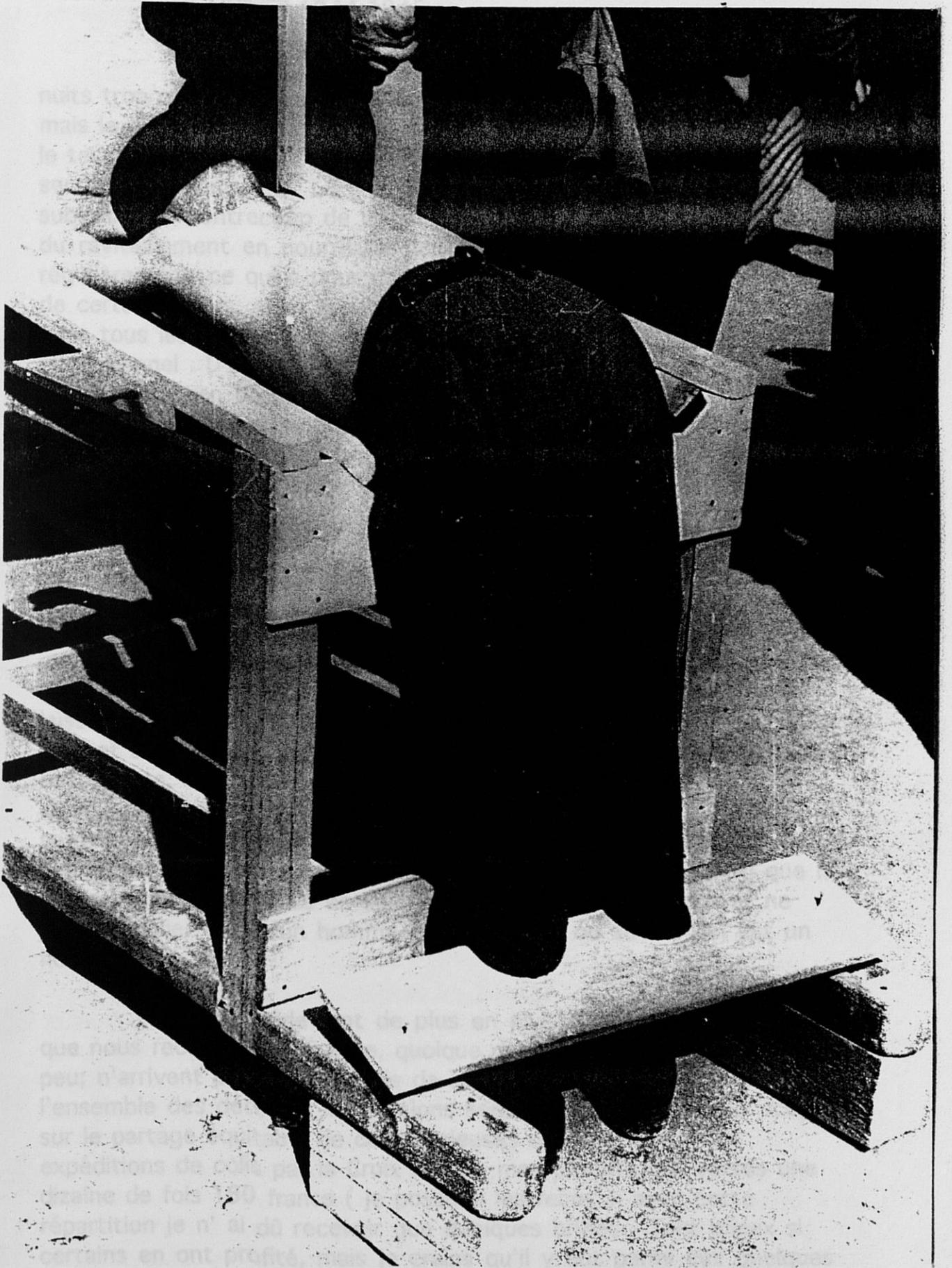
Début Septembre 1944, un Polonais qui se serait évadé, et fut repris, fut pendu le soir sur la place d'appel . S'agissait-il d'une mise en garde, ou d'une provocation ? Une mitrailleuse avait été mise en batterie, bien en évidence . L'exécution eut lieu dans un silence de mort . Un mouvement quelconque de désapprobation aurait sûrement déclenché une riposte meurtrière . A la même période, plusieurs dizaines de résistants, certains parachutés, Belges, Français et Anglais furent exécutés au sous-sol du crématoire, parmi eux le célèbre coureur automobile Robert BENOIST .

Les autres punitions réservées aux voleurs et récidivistes : une sorte de justice anarchique régnait dans les blocks, la pénitence, pouvait être une peine corporelle, de la paire de gifles aux coups de poings, ceci pour les vols de nourriture, ce qui était chose courante . Certains voleurs devaient rester debout, une journée devant leur block, avec de lourdes charges aux bouts des bras, et un écriteau sur la poitrine, relatant le délit commis; mais aussi parfois les châtiments exercés par certains détenus emportés par leur courroux, étaient d'une incroyable sauvagerie , tel ce Français, père de famille nombreuse, tué à coups de planche pour vol de pain, était-il récidiviste ?, ou ce

Tchèque soit-disant traître, s'accrochant à une clôture de barbelés pour échapper à ses poursuivants; il est mort sous les coups de hachette de ses justiciers improvisés . Le plus souvent à la suite de leurs mauvaises affaires, les voleurs faisaient l'objet d'une affectation dans un terrible kommando, avec recommandations particulières au Kapo responsable; là, les chances de survie étaient plus qu'aléatoires, par exemple la carrière, ou le SCHEISS Kommando (transport de matières fécales), ou bien encore désigné pour un transport, dans les terribles kommandos des tunnels, tels DORA, LAURA, LANGENSTEIN et d'autres; combien de nos amis sont morts dans ces épouvantables kommandos, souvent les meilleurs d'entre nous, pourtant ils n'étaient ni voleurs, ni assassins .

Au début de la création de ces kommandos les cadavres étaient ramenés à BUCHENWALD, pour y être brûlés, mais le crématorium ne pouvant faire face à ces arrivages importants, un autre fut construit à DORA . Les rares survivants de ces galeries souterraines, mangeuses d'hommes, sont de véritables miraculés, tel mon ami Guy MORAND, (matricule 44271) resté plus de trois mois dans le tunnel, sans voir le jour

Certains détenus étaient classés et marqués .N.N =NACHT UND NEBEL (Nuit et Brouillard) : en aucun cas ces hommes ou ces femmes ne devaient avoir de rapport avec l'extérieur, aucun courrier, aucun colis, ils devaient vivre dans le secret le plus absolu; on devait les oublier, cette appellation a fait l'objet de plusieurs ordonnances signées du Maréchal KEITEL en 1941, et l'idée en serait d'HITLER lui-même . Cette étrange dénomination est empruntée à la légende Wagnérienne de l'Or du Rhin : Quand les Nibelungens (race de nains), reçoivent l'ordre de disparaître le matin, comme la nuit et le brouillard . Ce rapprochement est digne d'un esprit pervers et diabolique .



L'HIVER 1944-1945 .

Comme il fut long cet hiver là, les journées aussi, et les nuits trop courtes . Les nouvelles de la guerre ne sont pas mauvaises, mais le dénouement tarde, bien que l'étau se resserre sur l'Allemagne; le temps presse, on meurt beaucoup ici, la mortalité augmente de semaines en semaines . Le drame est de plus en plus grand, nous subissons le contrecoup de la libération de la France, fournisseur N° 1 du ravitaillement en nourriture des Allemands, nos rations diminuent régulièrement, ce qui a pour conséquence, de toucher fortement l'esprit de certains, alors, nous assistons à un phénomène qui se manifestera dans tous les camps de la mort, un complexe de la faim, vraiment obsessionnel . D'abord, les souvenirs d'agapes passées qui se transforment en descriptions pantagruéliques, des recettes sont écrites, et échangées, des points de vue culinaires différents, des désaccords naissent sur des sujets futiles, si le cassoulet de Castelnaudary est supérieur au Carcassonnais, les ventres n'en sont pas moins vides et plats .

Toutes ces réminiscences " Utopiquo-gastronomiques", hantent inutilement et dangereusement ces esprits fragiles . Les évocations raisonnables sont dépassées, et sans quelques coups de gueules, pour les ramener à la réalité, nos pauvres amis sombreraient dans une triste défaillance mentale . Heureusement beaucoup ne se laisseront pas prendre à ce jeu, où l'on ne gagne rien, sinon de perdre la face et sa dignité . Aussi pour résister à toutes les rigueurs de ce despotisme, il nous faut donc garder, avec une âpreté farouche, un esprit clair, un certain orgueil, et, avoir en soi, par une audace soutenue, une force intérieure invincible . Ce sont là, les règles de conduite morales à tenir si l'on veut s'en sortir, encore faut-il que nos corps fragiles d'esclaves en soient capables physiquement ! et ne jamais oublier ici, qu'un homme qui se rebelle ou se rebiffe, est un homme mort .

La vie devient de plus en plus difficile, les quelques colis que nous recevions de France, quoique dépouillés, nous aidaient quelque peu; n'arrivent plus, et les colis de la Croix Rouge sont répartis à l'ensemble des détenus, les portions sont congrues, et je suis sceptique sur le partage équitable de ces précieuses denrées . Pour des expéditions de colis par la Croix Rouge, mes parents ont versés une dizaine de fois 180 francs (je possède les reçus), avec cette répartition je n' ai dû recevoir que quelques bribes . Tant mieux si certains en ont profité, mais je crains qu'il y eût parmi eux quelques

canailles .

Si la nourriture était le premier problème pour tous, sauf pour la classe supérieure, la pénurie de tabac en a rendu plus d'un, malheureux . Cette privation se transforme en un besoin impérieux de fumer, dépassant parfois pour les grands fumeurs, au détriment de leurs survies, ce besoin naturel de se nourrir . Certains échangeant leur pain pour des cigarettes, d'autres ramassaient des mégots dans des lieux immondes, ou vidaient leurs poches en commun, cherchant des miettes de cette denrée rare, pour constituer une cigarette qui fera le tour de ces drôles de copropriétaires, et surtout, une seule bouffée à la fois ! . Le tabac faisait l'objet de trocs incroyables; tout est bon, nourriture, vêtements, chaussures, savon, couteaux, etc; un vrai marché avec ses cotes, c'est la seule vraie monnaie du camp, surtout pour les gens du commun dont je faisais partie . Une ration de pain valait cinq cigarettes, n'étant qu'un petit fumeur, et grâce aux quelques marks " BUCHENWALD " que je recevais de temps en temps, comme "travailleur", j'ai pu acheter, des cigarettes à la "KANTINE", c'étaient les seules marchandises, avec de la bière que je n'ai pas goûtée, que l'on trouvait en ce lieu, et chaque fois que cela fut possible, j'ai troqué mon tabac pour du pain . Si, ces petits suppléments améliorèrent un peu mais chichement , ma nourriture, ils me calmèrent sensiblement, de cette faim, qui était quasi permanente: et cette fringale dura 15 mois .

Toutes ces transactions avaient un côté suspect . D'où venaient toutes ces marchandises ? surtout la nourriture ? peut être étaient-elles volées ? . Nous ne nous posions pas de questions, la faim fait, parait il sortir le loup du bois; des loups il y en avait beaucoup, tous très affamés, et ici certains ont tué et volé pour manger, et le tabac cette formidable monnaie d'échange, a fait l'objet, outre les trocs, de nombreux larcins .

Comme dans toutes les sociétés, à BUCHENWALD, il y avait des marchands habiles, des acheteurs sur leurs gardes, et des détrousseurs toujours aux aguets . Les "transactions commerciales" se faisaient toujours dans un climat de méfiance, souvent à la sauvette, quoique sans contrôle . J'ai pu obtenir ainsi, pour quelques cigarettes, un manteau noir avec un petit col de velours, très chic !, malheureusement, un grand rectangle était découpé dans le dos, et rapiécé par un morceau de toile légère, cette fenêtre me rappelait à la triste vérité les jours de grands froids; et de toute façon, il n'était pas question de jouer les gandins, l'hiver était bien là, et tous les moyens

étaient bons pour lutter contre le froid, notre deuxième ennemi après la faim .

Hormis nos bizarres accoutrements, nos crânes rasés, faisaient l'objet de trois tontes, quand après le premier passage de tondeuse, les cheveux avaient un peu repoussé, le "friser" (coiffeur du block) nous passait sa machine au milieu de la tête traçant comme une rue, que nous pouvions appeler "promenade à totos", et la fois suivante l'artiste nous rasait les côtés, laissant au centre une crête, qui nous faisait ressembler à certains SKINHEADS comme on a pu en voir de nos jours . Nous étions, nous, plutôt du genre "clodo". Et avec de tels attifements, et une telle tournure, il n'était pas question de s'évader et les quelques rudiments de langue Allemande que nous possédions, rendaient illusoire toutes chances de réussite . A ma connaissance les évasions réussies furent très rares .

Au cours de cet hiver, j'ai eu l'occasion à plusieurs reprises, de revoir le petit camp, où j'avais séjourné quelques semaines, début 1944; l'endroit avait un peu changé, certains blocks étaient devenus des annexes du Revier, l'entassement était inimaginable . En Janvier 1944, nous étions 700 à 900 par block, un an plus tard ils sont passés à 1900 détenus .

Pourquoi cet état de chose effroyable ? Devant l'avance de l'armée Russe en Pologne, les Allemands évacuèrent vers l'ouest les camps qui s'y trouvaient . Il s'en suivit un état de sureffectif important, dans tous les camps, principalement à BUCHENWALD où le chiffre de 80000 détenus aurait été dépassé en cet hiver .

Tous ces êtres n'avaient plus rien d'humain, sauf peut être dans leurs regards perdus, où se lisaient toutes leurs désespérances . Ils semblaient amener la mort avec eux . Ils avaient été transportés, dans des conditions effroyables, sûrement moins bien que du bétail . Je revois ce convoi arrivant un matin de Février dans un brouillard givrant, une vision fantastique, des formes étranges recouvertes de neige, entassées sur des wagons plateaux, un véritable train de fantômes, sans vie apparente, qui semblaient venir de l'au-delà . Combien de morts et de survivants ce jour là ? Il y avait parmi ces malheureux , de nationalité et d'âge différents, beaucoup de juifs et de tziganes .

BUCHENWALD était pour eux une des stations de leurs calvaires, et pour beaucoup la dernière . Dans leurs errances, ils

avaient manqué de nourriture et souffert du froid , et ils étaient loin de trouver ici un quelconque réconfort; la pénurie était générale, et sévissait particulièrement dans le monde concentrationnaire . Certains jours, ils n'auront rien, ils n'auront même pas la consolation de faire une simple toilette, car l'hygiène faisait grand défaut . Les installations sanitaires rudimentaires et médiocres, que nous avons connues, étaient devenues insuffisantes, malgré des installations nouvelles en plein air, .Venait s'ajouter la raréfaction de l'eau . Tout était en place dans ce climat de détresse, avec la famine, la saleté, la vermine, et dans cet incroyable encombrement, pour favoriser la propagation des maladies et des épidémies.

Ces gens devaient survivre dans un désespoir sans fond, ignorés et abandonnés du monde entier, et promis à une mort hideuse .

Le petit camp était devenu trop petit, les S.S ajoutèrent deux grandes tentes, sans installation intérieure, 6000 détenus y vécurent peu de temps, dans des conditions que nous pouvons imaginer.

Parmi le spectacle de cette pagaille, que les "stubendienst" et "lagerschutz" ne maîtrisaient qu'à coups de triques, j'ai assisté à une scène que je me dois de décrire . Un bouteillon de soupe ayant été renversé dans un de ces blocks, j'ai vu une quinzaine d'hommes à quatre pattes, manger à même le sol, criant et gesticulant, telles des bêtes, se bousculant, certains étaient presque nus, se roulant à terre, lèchant le plancher, cherchant dans ce mélange de soupe et de déjections, (beaucoup étaient dysentériques) de quoi satisfaire cette faim qu'ils ne pourront pas assouvir . Quelle déchéance ! Que de souffrances physiques et morales ont dû subir ces hommes pour en arriver là ! C'était une vision horrible que de regarder ces êtres complètement déshumanisés, n'ayant même plus la force de se plaindre, essayant de survivre, dans des conditions aussi épouvantables . Ces faits sont tellement invraisemblables, que l'on ne peut les traiter à la légère, ils sont absurdes, révoltants, et il est bien difficile de les attester . Mais de quels péchés étaient punis tous ces innocents ?

Durant ce dur hiver, j'ai travaillé dans l'équipe de nuit, pendant plusieurs semaines , j'en tirais quelques petits avantages . La surveillance était réduite dans l'usine, probablement par manque de personnel, militaire et civil, il en est résulté pour nous, plus de tranquillité, et un semblant de liberté dans nos mouvements . Une nuit, un peu souffrant, et toujours de mauvaise volonté, je m'allonge pour me

reposer, sur le bas d'une étagère, caché par des tôles, qu'un camarade Hollandais avait installées, près de son petit bureau de scribe . Je fus réveillé par le bruit d'une conversation, cela dura une heure, c'était la nuit de Noël, et mon camarade qui parlait bien l'Allemand, ce qui justifiait sa place dans l'usine, amena notre S.S, qui revenait du front de l'est, à lui faire des confidences . De ma cache, je voyais les bottes de l'ennemi, et aussi son visage . Il avait la trentaine . Je l'ai vu essuyer quelques larmes, ce qui ne m'a pas ému, cependant, je n'étais pas rassuré du tout, et mon ami Hollandais encore moins, il m'a avoué après qu'il craignait que je bouge, ou que je ronfle . Si le S.S avait découvert ma fraude nocturne, qu'elle aurait été sa réaction ? Ces gens sont imprévisibles, malgré ses épanchements aurait-il réagit brutalement, ou aurait-il fermé les yeux en cette nuit de la nativité .?

Comme dans beaucoup de sociétés, il y avait ici, malgré un semblant d'ordre un côté corrompu et une forme de despotisme, dans ce milieu, où nous vivions nous ne pouvions que développer des sentiments de haine et de répulsion, à l'égard de "tous" nos gardiens, de méfiance envers tout ce qui nous entourait, et de compassion et de pitié, pour ceux avec qui nous partagions cette vie de misère, et surtout ceux qui parmi nous, souffraient dans leur corps et dans leur âme . Pour eux l'épreuve n'était plus supportable, ils arrivaient à un tel degré de désespérance que, ce qui vous restait d'instinct noble et généreux, ce que vous pouviez encore porter en votre esprit, pour leur apporter un soutien moral, devenait sinon dérisoire, souvent inutile .

Il faut dire que nous vivions des circonstances tragiques et que nous étions impuissants devant cette machine infernale, qui poursuivait sans cesse son travail de démolition physique et moral, le Cerbère qui la gardait étaient, les S.S, et sa gueule mangeuse d'hommes le Crématorium .

Ce désir de Résistance qu'avait éveillé en nous la défaite et l'occupation, existait encore, nous en étions imprégnés jusqu'au fond de notre âme, mais nous étions condamnés à l'inaction . Cette passivité, provoquait en nous des sentiments de résignation, mêlés de honte et d'humiliation, mais aussi de révolte intérieure que nous ne pouvions pas exprimer, et que nous devions à tout prix maîtriser .

Des surhommes grands et magnanimes il n'y en avait pas à BUCHENWALD . D'ailleurs ces épithètes ne pouvaient pas s'appliquer aux détenus de la classe dirigeante, ces gens ne partageaient pas leurs rations de soupe ou de pain, ils gardaient jalousement leurs

prérogatives . Pourtant, il y eu parmi ces détenus privilégiés, quelques uns dont les comportements furent remarquables, par leurs attitudes honorables et leurs dignités, sans pour celà que leurs soient décernés des couronnes, et dressés des autels pour les glorifier, ils ne sont que des victimes du Nazisme, comme les autres, seulement plus chanceux .

Il faut dire que certains détenus des autres classes, ont fait preuve d'un dévouement et d'un désintéressement sans calcul, parfois dans tout un groupe, chacun donnait une part de sa nourriture pour sauver un camarade . J'en ai vu d'autres travaillant au double pour soulager un copain malade, cela parfois aussi entre détenus de nationalités différentes . Pour ces héros, il n'y avait ni devoir ni obligation, seulement un esprit de solidarité et de charité, que leur conscience guidait vers ces motifs nobles, doublés de sentiments moraux d'une belle grandeur d'âme, sans qu'ils soient poussés par un intérêt quelconque, quoique eux aussi dans une détresse extrême, souffraient du même mal que des autres . Certains ont tout donné, pour les soulager et apaiser ces misères .

Ces belles actions humaines de secours et d'abnégation, que nous pourrions qualifier de sublimes furent très rares, car la vertu n'existait pas dans ce système, où tout était calcul et égoïsme pour sauver sa peau . Elles ne pouvaient recevoir de récompenses, pourtant elles étaient des plus méritoires . Ces hommes et ces femmes qui exposaient leur vie pour sauver leurs semblables, sont morts parfois victimes de leurs dévouement . Ces martyrs en sont-ils suffisamment payés aujourd'hui, malgré quelques vains témoignages qui ont sombré dans l'oubli ? Seul témoin : l'oeil de Dieu, pour les glorifier, encore fallait-il que le Tout Puissant fût présent aux moments des faits, sa non-intervention, devant tant d'abominations, nous fait douter de sa justice et même de son existence !



BUCHENWALD



d'une totale destruction; y compris leurs occupants. d'autres

indifférents ou fatalistes, quelques uns volontaires, supputants une chance éventuelle.

LA LIBERATION

Pendant plusieurs semaines le camp avait été gonflé au maximum par l'arrivée de nouveaux détenus. En ce début du mois d'Avril 1945, nous allons vivre pendant quelques jours, une course contre la montre, avec encore des obstacles difficiles à franchir, car, ces jours qui précèdent notre libération furent des moments de longues angoisses, de doute, mais aussi d'espérance. Nombreux d'entre nous allaient partir sur les routes, ou dans des wagons, subissant l'exode organisé par les S.S, dans la terreur, avec toutes les conséquences dramatiques que nous savons, et cette folie meurtrière durera jusqu'au dernier jour de la guerre.

Le printemps est là, cependant, nous sommes las de cette inaction, nous sommes près du but, mais l'attente devient insupportable, et plus que jamais nous sommes sur nos gardes, notre pensée vagabonde beaucoup, car nous sentons le dénouement proche, on y pense, mais pas trop fort, ce n'est peut être qu'un mirage et la déception pourrait être grande.

La petite veilleuse qui brûle en nous, et qui représente un souffle, un espoir de vie, ne doit pas s'éteindre au sortir de cette hibernation dans laquelle nous sommes plongés depuis longtemps.

Malgré une situation vague et confuse, une force nouvelle apparaît en nous, et réveille nos sens assoupis, déjà, nous percevons des signes précurseurs de cette promesse, tant attendue, d'un temps plein de félicités, on se prend à rêver à des notions qui se forment naturellement dans notre esprit, le vrai, le juste, le beau ! mais toutes ces belles pensées ne seront accessibles, qu'une fois libéré de toutes ces pressions tyranniques que nous subissons depuis de longs mois. Personnellement le coureur de demi-fond que j'étais, est prêt pour la dernière ligne droite.

Des menaces confuses planent sur nos têtes, car nous avons eu par les détenus venant de l'est, des renseignements pas du tout rassurants, sur les conditions de ces évacuations. Parfois pas de nourriture, et surtout, pas de pitié pour ceux qui ne peuvent suivre, une balle dans la tête : c'est le sinistre " marche ou crève " !. Déjà, ces derniers jours, il y eut des exactions de ce genre, au petit camp et sur la place d'appel, certains, fuyants pour éviter ces énigmatiques transferts, pensant, et sachant que certains camps avaient été l'objet d'une totale destruction, y compris leurs occupants, d'autres

indifférents ou fatalistes, quelques uns volontaires, supputants une chance éventuelle d'évasion ?

Pendant plusieurs semaines le camp avait été gonflé au maximum par l'arrivée de ces détenus, venus de l'est, les Allemands repliant les camps hors de la zone des combats, maintenant c'était le tour de BUCHENWALD . Les évacuations, plusieurs milliers de détenus par jour, ceci jusqu'au 10 Avril . Ce matin là, 9280 détenus quittèrent le camp, ce fut le dernier départ . C'est environ 28.000 hommes qui furent évacués .

Les blocks désignés, sont cernés par les S.S assistés par des LAGERSHUTZ . Chacun doit ramasser ses affaires, comme nous ne possédions pas grand chose, c'était très vite fait . Le rassemblement se fait devant le block, mais comment échapper à cette rafle, inutile de se cacher, la baraque sera visitée de fond en comble, une seule solution, sauter par les fenêtres, ce que nous fîmes au block 14 . Nous étions une douzaine à tenter le coup . Un S.S posté derrière le block nous tira dessus, par chance aucun de nous fut touché, maladresse, peut-être, mansuétude ! ce serait bien surprenant , j'ai dû courir très vite, et me réfugier à la laverie où mon camarade Claude DODY, qui y était employé, m'attendait .

Comme elle fut longue cette matinée du 11 Avril 1945, le camp semblait mort, nous étions consignés dans les blocks, car l'alerte aérienne avait été donnée, les bruits de la bataille que nous entendions depuis plusieurs jours se sont nettement rapprochés, nous sentions nos libérateurs tout proches . C'était une belle journée de printemps. Nous étions tous dans l'impatience, mais aussi dans l'angoisse, j'ai su plus tard que les S.S, avaient reçu des instructions de nous liquider, je le relate plus loin . Nous sommes encore 21.000 dans le camp, dont 3.000 Français, qui ont pu éviter l'évacuation .

Entre 13heures 30 et 14 heures la sirène sonne l'alerte aux chars, un peu plus tard, des petits avions de reconnaissance survolent le camp en rase-mottes . Nous sortons des blocks, nous sommes surexcités, c'est une ovation à chaque passage, ce ne sont qu'hourras et embrassades, j'en ai vu danser comme des possédés, il n'y a plus de nationalités, il n'y a que des hommes aux portes de la liberté .

Il est environ 15 heures 30, dans la plaine la bataille se poursuit, des colonnes de fumée montent dans le ciel, on entend la canonnade et le tir des armes automatiques de plus en plus près . La

brise printanière nous apporte de fortes odeurs de poudre, cela ne me déplait pas, des hommes se battent pour nous libérer, certains y laisseront leurs vies, nous sentons le dénouement tout proche, nous touchons au but . Les choses se précipitent, déjà, les S.S Ukrainiens dans leurs uniformes noirs à tête de mort, voyant le danger, descendent des miradors, (ils étaient encore environ 200 sur le site) . Un peu avant 16 heures des fantassins Américains, entourant des chars, apparaissent le long des barbelés, pour nous, c'est le délire, et sans avoir reçu d'ordre, c'est alors une véritable ruée qui monte en direction de la sortie, nous sommes plusieurs centaines, bientôt des milliers sur cette place d'appel à aller vers cette maudite tour .

Certains ont des fusils; dans la pagaille qui suivit le bombardement du 24 Août, et profitant des circonstances, des armes avaient été dérobées dans les ateliers de montage, ou sur les S.S tués, et ensuite cachées dans le camp; mon camarade Marcel KLEIN (Résistance Fer) du block 10, possédait un fusil dont la culasse ne fonctionnait pas, peu importe le coeur y était .

Dans l'affreuse hypothèse d'une liquidation totale du camp, et de ses prisonniers, il avait été sage de constituer un mouvement clandestin de défense, pour préparer un soulèvement, dans le cas où les S.S, auraient appliqués les ordres supérieurs de la destruction complète du camp . Tout avait été prévu en ce but, en haut lieu par les NAZIS : bombardement aérien, mitraillage, lance-flammes, en plus déjà en place dans les miradors, et bien en vue, des Panzer-Fausts, ces engins lance-missiles destinés aux blindages des chars d'assaut !

Quelle boucherie en cas d'insurrection ! Il y aurait des survivants, sûrement, mais combien ?. Fort heureusement, la providence en a voulu autrement, l'avance fulgurante des soldats de l'armée PATTON, et la fuite des S.S, ont joué en notre faveur, et précipité les instants attendus et bénis de notre libération .

La tour fut rapidement investie, et un drapeau blanc hissé au sommet. Il n'y a pas eu de lutte, pas de mort, pas de blessé, seulement quelques S.S prisonniers qui se sont rendus sans combat, auxquels s'ajouteront, les Allemands capturés par les Américains soit environ 200 et qui furent internés quelques jours dans le camp .

Mais la bataille se poursuivait . Nous vîmes arriver deux chars qui avaient fait une brèche dans les barbelés, au bas du camp, et une Jeep (engin nouveau pour nous) avec deux militaires, l'officier debout dans le véhicule, comme sur une sorte de pavois, tel les Rois Francs ou quelques héros légendaires, que l'on hissait pour les glorifier après une victoire . Il tenait sa mitrailleuse serrée contre lui, les deux hommes regardaient, avec méfiance et stupéfaction, cette foule qui les entourait, grouillante, mais pas hostile, ces êtres bizarrement accoutrés, criant, hurlant . Ils ont pu croire, un moment, à des invectives, non, il s'agissait de la plus formidable ovation que l'on puisse entendre, et celle là, elle était plus que méritée, c'était notre façon à nous de les couvrir de lauriers .

Il faut dire que nos deux militaires arrivaient dans un monde qui leur était complètement inconnu, et qu'ils ne pouvaient pas imaginer . Côté prisonniers, c'était l'enthousiasme, une explosion de joie, impossible à décrire, qui va durer longtemps; je ne suis pas le seul, qui en toute humilité, ce serait bien prosterné aux pieds de nos deux héros libérateurs, car l'émotion était grande, et ces instants d'une pathétique intensité, à faire verser des larmes aux plus endurcis .

L'officier de liaison, un français, le lieutenant Jean-Baptiste LEFEVRE, et son conducteur, un Américain, restèrent plusieurs heures dans le camp, et repartirent bouleversés et choqué par ce qu'ils venaient de voir et déclarèrent que c'était tellement monstrueux, qu'il était difficile de le décrire, car, ils allèrent de découvertes en découvertes, les unes plus terribles que les autres, et en particulier, le petit camp et le REVIER, ces deux endroits immenses mouiroirs, où croupissaient plusieurs milliers de détenus, des êtres décharnés, presque nus, dans un incroyable état de saleté, et de vermines, ceci dans une puanteur épouvantable, allongés sur trois niveaux, sans paille, à même le bois, agonisants ou déjà morts ! Ajouter à cela, le chant lugubre des lamentations, des soupirs, des plaintes, des sanglots, qui résonnent sinistrement dans ces immenses mouiroirs ! Comment ne pas être horrifié par le terrible spectacle de la détresse humaine, porté à son paroxysme

Fin Mars début Avril, mouraient 700 détenus par jour, victimes des privations, du froid, des maladies de toutes sortes, toutes ces misères que les Nazis réservaient à leurs adversaires .

Vers 18 heures, je suis sorti par une brèche faite dans la clôture par les chars, après avoir traîné dans le camp pour participer avec les autres à la liesse générale . Tous ensemble nous avons vécu cette inoubliable journée . Je me suis retrouvé seul à cent mètres des barbelés . Voici qu'après l'exaltation, je trouvais la sérénité, je me sentais bien, j'avais l'esprit clair, comme dégagé de tous les soucis encourus, même la haine et les sentiments de vengeance accumulés depuis dix huit mois semblaient avoir disparu, le temps était très beau, et cette soirée me parut merveilleuse . Je respirais profondément cet air doux et suave de la campagne de thuringe, ce n'était plus , cet air confiné du bagne, chargé d'angoisse et d'appréhensions . Je me suis trouvé plongé dans une douce béatitude, la situation avait basculé, et le miracle était bien réel; pendant que des hommes mouraient tout près de moi, malgré que mon esprit était encore imprégné de toutes ces indélébiles horreurs, voilà que je vivais mes premiers instants de liberté, sans chercher à partager cette félicité avec d'autres, cela, en véritable égoïste, un sentiment heureusement fugitif .

Ces instants que je souhaitais mais aussi que je redoutais de ne pas vivre, il a fallu que je sorte, non plus en rêve, mais physiquement de cet enfer, pour en comprendre et apprécier la réalité certaine . Je me suis assis dans l'herbe, et j'ai cueilli quelques fleurs, des violettes; je fus pris d'un tremblement, sûrement l'émotion contenue pendant des heures, et pour la première fois, depuis quinze mois, j'ai pleuré, des sanglots qui n'en finissaient pas, des larmes de bonheur, inondant mon pauvre visage de bagnard libéré, et reconnaissant; heureusement j'étais seul ! mais j'étais libre, libre !
"Merci mon Dieu" ! .

Ce fut le plus beau jour de ma vie .

BUCHENWALD



Quelques-uns des plus robustes parmi les enfants libérés.



ÉPILOGUE

Ce témoignage devait être exprimé, clairement, sans obscurité, ni équivoque, et n'a pour mobile, ni l'intérêt, ni la passion, ni la gloire. Pourquoi avoir encore écrit sur la Déportation ? n'a-t-on pas déjà raconté, expliqué, jugé ? Que de descriptions, toutes des plus terribles, souvent bien narrées, jusqu'à l'incroyable, et l'impossible. Chacun ayant eu un parcours différent, apportant des notes et des souvenirs personnels, donnant aux récits des événements vécus, une



tragique, est plusieurs millions de morts, ce que nous ne devons pas écarter de notre mémoire.

Les Nazis, par leur doctrine aux plus déplorables conséquences, se sont faits les instruments d'une force aveugle de destruction et, ont eu légitimer tous leurs crimes, en donnant pour motif: la nécessité des circonstances, le bien et l'intérêt du Grand

EPILOGUE

Ce témoignage devait être exprimé, clairement, sans obscurité, ni équivoque, et n'a pour mobile, ni l'intérêt, ni la passion, ni la gloire . Pourquoi avoir encore écrit sur la Déportation ? n'a-t-on pas déjà raconté, expliqué, jugé . Que de descriptions, toutes des plus terribles, souvent bien narrées, jusqu'à l'incroyable, et l'impossible . Chacun ayant eu un parcours différent, apportant des notes et des souvenirs personnels, donnant aux récits des événements vécus, une telle intensité dans la violence, et la brutalité, à un tel point, que les non initiés, dans leurs moments de réflexion, sont parfois envahis par le doute, à la lecture de ces exposés, véritables inventaires de la barbarie organisée et ordonnée, du système concentrationnaire Nazi, dont la part de vérité n'est pas contestable, n'en déplaise aux nostalgiques de ces régimes totalitaires, qui ont, pendant des années, bafoués les Droits de l'Homme, jugulant, poursuivant et exterminant ces hommes et ces femmes, qui pour l'amour de la Liberté, se sont engagés dans la Résistance active, se faisant une haute idée de leur devoir .

Ajoutons pour ceux, en qui naît un sentiment de crédulité et de septicisme, sur les faits exposés, il faut leur dire que la véracité est pourtant attestée, par des bouches différentes, d'opinions et de passions diverses, cette unanimité des témoins, ne peut avoir sa raison, que dans la réalité des faits, selon les lieux et les époques . Alors, les degrés dans l'horreur et l'absurde s'effacent, la diversité des descriptions est ramenée à une simple unité "la vérité". Cette vérité est niée par quelques esprits bizarres, pourtant ce sont là des faits tellement attestés, qu'un homme raisonnable, ne saurait pas plus en douter, que des actions et des événements, dont il a été le témoin lui-même .

L'horreur absolue de ces camps de la mort est réelle, incontestable, et le véritable fond de l'histoire, c'est qu'il y a des faits plus que certains, des événements authentiques, dont la finalité tragique, est plusieurs millions de morts, ce que nous ne devons pas écarter de notre mémoire .

Les Nazis, par leur doctrine aux plus déplorables conséquences, se sont faits les instruments d'une force aveugle de destruction et, ont cru légitimer tous leurs crimes, en donnant pour motif: la nécessité des circonstances, le bien et l'intérêt du " Grand

Reich", cette logique froide, ne leur ôte pas les énormes responsabilités de ces odieux forfaits, ne les absout pas, et ne justifie en rien la création monstrueuse de leur système concentrationnaire: usage au maximum de cette main-d'oeuvre gratuite, et rejet automatique du matériel humain détérioré ou inutilisable, tout cela en dépit des règles élémentaires de la justice et de la morale, notions fondamentales et absolues de la raison que tout être humain ne peut méconnaître, car, dans son esprit, chacun est capable de discerner le bien du mal, le juste de l'injuste, c'est une loi universelle qui devrait être la même dans la conscience des hommes, à moins que, partisan de cette étrange et infâme doctrine, certains se complaisent, dans la barbarie, la cruauté, l'arbitraire et l'ignorance ! mais qui pourrait empêcher ces gens de patauger dans la médiocrité ?

Avec le Goulag Soviétique, le système concentrationnaire Nazi, furent les deux plus grandes entreprises de démolition morale et physique de ce siècle .

Pour terminer ce récit, je cite cette phrase, de notre camarade Hélie de Saint MARC (matricule 20543 à BUCHENWALD)

" Le Dieu de nos pères était absent de la planète BUCHENWALD, les justes mouraient comme des chiens, malgré une générosité et une noblesse dans l'épreuve sans limite. Les crapules avaient leur chance. La religion n'avait droit de cité, c'était un monde totalitaire, un système déserté par toute transcendance, le mal n'était pas un scandale, mais la règle commune .

Jean-Jacques PERIN . BUCHENWALD .43262.
CANNES 1999

BUCHENWALD

Quelques dates, Quelques chiffres .

Le camp de l'Ettesberg créé le 16 Juillet 1937, devient le 28 du même mois, "Camp de concentration de BUCHENWALD" .Aux premiers détenus, des droits communs, s'ajoutent à la fin de juillet, des opposants au régime nazi, puis en Septembre 1938, après l'Anschluss, des Autrichiens

Après la "Nuit de Cristal" 10.000 juifs y seront internés .Les premiers français, arrivent en 1942, et le premier grand convoi, le 27 Juin 1943 .

Le camp comptait environ 70 kommandos tous plus dur les uns que les autres, et dont le principal était, le sinistre DORA-ELLRICH, qui devint camp autonome en Octobre 1944 .

238.979 détenus représentant 32 nations furent immatriculés dans ce camp .Le nombre le plus important de détenus pendant l'hiver 1944-45 fut de 82400 ; diminuant à la suite des évacuations en relation avec l'avance des forces alliées, passant en fin Mars 1945 à 55.000, et le 11 Avril 1945, jour de la libération par l'armée PATTON à 21.400 .

A BUCHENWALD la location des détenus travaillant dans les usines, fut d'un très grand rapport pour les SS; en 1944 ils en tirèrent une recette de 60.624.229,70 Marks . Le tarif journalier était de 1,50 à 0,30 Marks par détenus, et si son rendement était insuffisant, son renvoi était décidé, et sa survie très aléatoire dans un autre kommando .

En autres groupes industriels, le bénéfice en 1943 de l'IG-FARBEN aurait été de 822 millions de Marks !